



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49^e ANNÉE

N^o 6.

1^{er} JUIN 1906.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

LE CHRIST MYSTIQUE

IX

Ce n'est point sans une sorte d'émotion religieuse, qu'après avoir envisagé le Christ sous le double aspect de l'histoire et du mythe, nous arrivons à la troisième manifestation de ce Grand Être, multiple dans son unité, qui, dans son rôle tout à la fois humain et divin, a laissé sur notre

terre une large traînée lumineuse qui l'a éclairée pendant des siècles... et l'éclairera pendant combien de siècles encore, puisqu'il en est le Guide Spirituel.

Dans cette étude lente, où nous n'avons marché que pas à pas, où se multiplient tant d'aspects divers et s'ouvrent tant de perspectives inattendues, nous atteignons, ici, au troisième degré de notre ascension vers les régions éthérées, où fraternisent les Esprits de la terre et les Esprits du ciel. — Ciel et terre ne se confondent-ils pas aux yeux de ceux qui savent dans quelles hautes sphères se parachève l'évolution universelle ?

Approchons-nous donc du portique sacré autrefois entr'ouvert par ces Mystères antiques auxquels fut confiée la mission de conserver intact le dépôt des vérités spirituelles et d'une main que fait légèrement trembler le frisson de l'inconnu, soulevons un coin du voile qui nous sépare de l'ultime sanctuaire.

Nous avons dit quelle était la base des enseignements secrets qui conduisaient à l'Initiation conférant aux Adeptes la notion des plus profonds mystères de la religion, des philosophies et de la science. Autrefois, tout véritable Instructeur possédait ce grade de distinction suprême et les plus grands d'entre eux devenaient Hiérophantes. Tous ceux qui sont venus parmi les hommes, pour leur révéler les arcanes des mondes invisibles, avaient puisé leur science dans les livres mêmes que possèdent les Maîtres et tous nous ont fait les mêmes récits que résumaient invariablement les Mythes Solaires, en des versions à peu près identiques qui ne différaient dans leurs grandes lignes que par la diversité des milieux et les variations de ce que l'on pourrait appeler les « couleurs locales ».

Ces couleurs locales furent particulièrement caractéristiques dans le monde palestinien, où l'on constate, dans le développement de l'évolution chrétienne, trois grands courants de tendances différentes, mais qui n'en résultent pas moins de l'enseignement du Christ.

D'une part, s'étaient multipliées les « sectes gnostiques » qui heureusement influencées par quelques bons esprits, représentaient jusqu'à un certain point l'enseignement secret des Esséniens.

En second lieu, nous trouvons le « parti modéré » des indifférents qui, au début, s'inquiétant peu de la nouvelle doctrine, en accepta cependant certains préceptes — attribués au Christ — dont il se fit une règle de conduite.

Troisièmement enfin, s'était répandue, parmi le peuple, la horde ignorante des « pauvres gens » ainsi qu'on la désignait et dont la seule religion, disons plutôt la seule aspiration, ne tendait à rien moins que d'en arriver à une révolution sociale.

En dépit des complexités de ce milieu bizarre, se développait toutefois,

bien qu'avec lenteur, le nouveau Christianisme qui finit par y former un groupe assez nombreux pour acquérir l'importance d'un facteur politique, capable d'exercer une certaine influence, si bien que les représentants de la deuxième et de la troisième tendance se groupèrent en un quatrième parti se qualifiant lui-même du titre d'« orthodoxe » qui, en cette qualité, et se méfiant de l'enseignement supérieur donné par les Gnostiques, crut prudent d'édifier une espèce de système doctrinal pouvant sinon le remplacer, du moins l'entraver à l'occasion. Cette éventualité paraissait d'autant plus vraisemblable, que l'ancienne communauté essénienne s'étant dissoute, et n'ayant laissé qu'une formule assez vague que chaque secte s'appropriait suivant ses fantaisies, le parti orthodoxe se crut obligé d'en donner une interprétation de valeur plus que douteuse, mais qui, suivant les circonstances, pourrait être opposée à l'interprétation bien supérieure émanée des Gnostiques eux-mêmes.

Que pouvait-il sortir du remous de tant de croyances confuses et troubles, sinon la manifestation de l'incoercible tendance au merveilleux qui hante la cervelle inévolue de certains hommes « grands enfants » dont l'intelligence bornée ne peut donner, pour contrepoids à leurs folles conceptions, ni le respect de la vérité qu'ils ignorent, ni même la saine notion des invraisemblances qu'ils acceptent sans sourciller, alors qu'un peu de bon sens suffirait pour leur en montrer l'incohérence. — Toujours est-il, dit M. C.-W. Leadbeater, que sur l'horizon mental de ces croyants non moins nombreux que disparates, surgit l'un des malentendus les plus extraordinaires qu'ait jamais inventés l'imbécillité humaine. C'est ainsi que certaines « pauvres gens » — pauvres d'esprit pourrait-on dire — s'imaginèrent, un beau jour, que le récit allégorique de la descente du Second Logos dans la matière, récit contenu dans le rituel symbolique de l'initiation égyptienne, n'était pas du tout une allégorie, mais bien plutôt le simple compte rendu des faits et gestes d'un être humain conventionnel... qu'on identifia à Jésus de Nazareth ! Aucune idée n'aurait pu dégrader davantage la beauté de l'idéal religieux, ni induire plus profondément en erreur les malheureux que séduisit cette étrange transformation de rôles. Et toutefois, l'on comprend qu'elle fut la bienvenue auprès des ignorants qui l'acceptèrent, car elle était bien plus à la portée de leur intelligence limitée que la magnifique envolée du mythe si lamentablement défiguré.

Les légères additions nécessaires à l'incorporation de cette théorie indigne, dans le beau *Credo* qui se trouvait alors en voie de formation — et que l'on a si indûment appelé le « Symbole des Apôtres » — furent faites sans la moindre hésitation, si bien qu'au bout de peu de temps, furent rédigées toutes sortes de versions fragmentaires plus ou moins discordantes qui, répandues dans le peuple, donnèrent corps à la doctrine fatale de l'identi-

fication du Christ avec Jésus, d'une part, et bien plus encore à l'assimilation de ces deux Entités avec le Second Logos, c'est-à-dire Dieu lui-même — allégation blasphématoire qui n'en fut pas moins admise et confirmée par le concile de Nicée en l'année 325. Rien d'étonnant, du reste, dans le fait de cette adoption. Il était facile de prévoir que ce serait l'idée la plus étroite qui triompherait, étant donné — ainsi qu'en font foi tous les témoignages contemporains — que la majorité des membres de ce concile se composait de fanatiques ignorants, turbulents et de tous points incapables d'émettre un jugement sérieux.

Ce qu'il y a de plus grave en ces questions d'exégèse, c'est que quelle que soit l'époque — fort reculée à coup sûr — où s'opéra cette métamorphose dégradante d'une allégorie spiritualiste en une pseudo-biographie qui, à bien des égards, manque d'autorité, l'on a constaté les effets d'une influence non moins néfaste sur d'autres documents que ce *Credo* défiguré. Les Évangiles, eux aussi, ont subi de semblables déformations anti-spirituelles. Les belles paraboles originales ont été travesties, en bien des passages, par l'addition de légendes populaires et par l'interpolation d'une partie des *Logia* traditionnelles, à ce point que ce qu'on appelle les Évangiles sacrés n'offre plus bien souvent qu'une compilation confuse défiant toute tentative de contrôle et d'épuration (C.-W. Leadbeater).

Quoi qu'il en soit et en raison même des constatations qui viennent d'être faites, il advint donc que le Jésus des Églises devint graduellement le centre des récits qui n'appartiennent, en propre, qu'au seul Logos ou Verbe divin, Seconde personne de l'Un suprême, innommable et échappant à toute définition, de telle sorte que les grandes dates dont parle le Mythe du Dieu Soleil devinrent celles de l'histoire de l'Instructeur Jésus regardé comme le Christ mystique lui-même, alors qu'en dépit de toutes ces transpositions et déformations inadmissibles, l'histoire du Christ mystique, autrement dit du Christ des Mystères, planant au-dessus de toute assimilation matérialisante, demeure et doit demeurer la représentation purement psychique de la vie de l'Initié dans lequel il s'incarne progressivement. Et c'est en vertu de cette incarnation, qu'il est rendu pur, bon, parfait, en un mot le « Chrestos » des Grecs, autrement dit l'homme par excellence, en attendant qu'il devienne le « Christos » c'est-à-dire le choisi, le consacré, l'oint. C'est alors qu'ayant atteint le maximum des vertus au point de vue exotérique, cet Être évolué devient candidat à la vie ésotérique, puis se prépare à la haute Initiation qui réclame de lui certaines perfections nouvelles. Les exigences de cette autre phase de sa vie spirituelle, toujours ascendante, déterminent les qualités qu'il doit acquérir, afin que, — suivant la terminologie du langage ésotérique auquel nous avons fait allusion dans l'explication de certaines paraboles — il puisse s'avancer sur le sentier qui mène à la « Porte Étroite », sur le

« Sentier de la sainteté », sur le « Chemin de la Croix » — autant de procédés ou d'actes de purification, sans lesquels ne pourrait naître en lui le Christ mystique, autrement dit, le « Petit Enfant » qui va se développer et grandir en lui.

Qu'est donc, en résumé, le Christ mystique, Entité transcendante dont la nature est double?... C'est d'abord le Logos planétaire, lui-même, Deuxième Personne de la Trinité qui descend dans la matière et qui, Principe de vie, y provoque l'éternel *devenir* de l'Univers. C'est ensuite l'Amour, l'un des agents essentiels de l'Esprit divin qui évolue dans l'homme. Le premier représente divers processus cosmiques opérés dans les abîmes d'un passé dont le mystère demeure insondable pour toute perception humaine ; il est la racine du Mythe Solaire. Le second représente le processus qui s'accomplit dans l'individu terrestre, phase dernière de l'évolution spirituelle. C'est donc dans ces deux mondes : le macrocosme cosmique, d'une part, le microcosme humain, de l'autre, que se réalise l'œuvre auguste et double du Christ mystique qui, entre l'humain et le divin associés, confondus, consomme en eux la transcendante et suprême Unité.

Essayons, maintenant, en nous aidant des révélations des Maîtres de l'occultisme, de faire quelques pas timides dans ces arcanes si difficilement abordables.

Voici d'abord le Christ cosmique, c'est-à-dire la Divinité qui s'entoure de matière. Comment donc le Logos s'incarne-t-il ? De quelle façon Dieu se revêt-il de chair ?

La matière cosmique destinée à former notre système solaire ayant été séparée de la masse océanique de cette autre matière qui flotte dans les espaces incommensurables, la Troisième Personne de la Trinité désignée sous le nom de Saint-Esprit ou d'Esprit de Vie, la déverse cette Vie dans la matière qu'il anime, qu'il féconde et qui dès lors peut prendre forme. Puis, c'est dans cette matière condensée que s'enferme le Deuxième Logos sacrifiant son immensité sans limites dans la limitation de formes en puissance qui, toutes, sommeillent en lui, dans l'attente de leurs incarnations ultérieures. Prodigueuse, inimaginable incubation divine, où tressaillent et sourdement vagissent les univers futurs.

Cela ne nous rappelle-t-il pas certaines phrases mystérieuses de la Genèse alors qu'elle nous parle de l'« Esprit de Dieu se mouvant sur les eaux et flottant sur la face sombre de l'abîme ? » — Cet abîme ténébreux, c'était l'Océan de la matière fluide dont les vagues immenses ondulaient flasques et mornes dans un chaos amorphe... Et c'est alors que la forme fut donnée par le Logos, par sa Parole — cette Parole créatrice dont il est dit que « toutes choses ont été faites par Elle » (Jean, I, 3).

Cette première grande effusion, dit C.-W. Leadbeater, ce « mouvement »

de l'Esprit eut pour résultat d'éveiller cette puissante vitalité qui imprègne toute matière, au point que ses atomes, en dépit de son apparente inertie, frémissent, palpitent et manifestent les innombrables attractions et répulsions que nous révèlent les combinaisons chimiques. C'est quand le travail de l'Esprit est achevé, que le Logos, le Christ Cosmique et Mystique peut se revêtir de matière, non de celle qui ondule inerte au travers de l'abîme sombre, mais de cette matière au-dessus de laquelle a plané l'Esprit, a retenti la Parole et qui, électrisée par cet influx divin, est devenue prête à recevoir forme et vie.

C'est alors et alors seulement, nous disent les Écritures, que le Logos entre véritablement dans le « sein de la Vierge », c'est-à-dire dans la matière neutre et infertile encore, mais qu'il féconde et qu'il a choisie pour en faire le véhicule de ses énergies créatrices.

Dans la traduction latine et anglaise du texte grec original que reproduit le Symbole de Nicée concernant la descente du Christ dans la matière, des prépositions ont été changées, travestissant ainsi le sens catégorique de ce passage. Le texte original porte... « et fut incarné *du* Saint-Esprit et de la Vierge Marie » ; tandis que la traduction dit : ... « et fut incarné *par* le Saint-Esprit, *de* la Vierge Marie ».

Telle est la descente du Logos dans la matière, devenue dans le Mythe Solaire, la naissance du Dieu-Soleil au moment où se lève sur le Zodiaque le signe de la Vierge, — et remarquez un peu ce qu'est devenu ce grand fait cosmogonique dans les croyances pseudo-chrétiennes, par le fait de la substitution audacieuse, inouïe de cette matière universellement répandue dans le chaos primordial... par quoi? par qui? par la Vierge Marie, mère du Galiléen!...

Non certes, il ne s'agit nullement ici de Marie l'Essénienne... mais de la grande « Maïa », de la grande âme du monde, de la substance plastique et vibrante, que manie à son gré le souffle de l'Esprit créateur. Ses océans éthérés associent et relient entre eux tous les astres de l'Univers. Elle n'est pas seulement la matrice des mondes, elle est de plus la médiatrice entre le visible et l'invisible et, comme telle, sert de base à tous les systèmes cosmogoniques, philosophiques et religieux, depuis Zoroastre, Héraclite et Pythagore, jusqu'à l'apôtre Paul, les Kabbalistes et Paracelse, l'alchimiste initié. — Et c'est tout cela que les dogmatisants ont résumé dans l'histoire de Jésus, l'Instructeur de la Galilée!

Mais passons et revenons au point où nous étions restés. C'est à partir du fait de son incarnation, que commence l'action du Logos sur la matière. Dans le Mythe Solaire, nous retrouvons le récit symbolique de cette période primitive. Nous voici aux premiers jours de notre Héros qui vient de naître. Par une assimilation hardie, l'on nous représente la puissance du Logos

comme se pliant, pour ainsi dire, à la faiblesse de l'enfance. C'est à peine s'il fait sentir sa présence aux formes fragiles dont elle est cependant l'âme et la vie. La matière se sentant encore toute puissante, opprime, emprisonne, comme si elle voulait l'étouffer dans ses enlacements, cet Esprit qui l'épouvante et dont elle semble pressentir la future victoire. Toutefois, l'Enfant-Roi, volontairement se fait humble et s'impose des limites, jusqu'à ce qu'il ait, enfin, lentement et progressivement maîtrisé, façonné cette matière en vue de destinées glorieuses. Puis, quand il l'a amenée à sa maturité — après le déploiement de la Puissance infinie, vient la manifestation de l'Amour insondable, — voici que le Christ mystique oubliant volontairement son triomphe, « s'étend sur la croix de cette matière vaincue »... afin de pouvoir, ô mystère ineffable ! de pouvoir répandre, de cette croix, toutes les virtualités de sa vie sacrifiée !

Nous voici bien en présence de ce Logos que Platon compare à « une croix étendue sur l'Univers », nous voici devant l'Homme céleste qui, debout dans l'espace, étend ses bras largement ouverts, pour bénir cette Création émanée de lui-même. Il paraissait mort, alors que sur la croix de la matière il semblait exhaler sa vie dans un dernier soupir. On le croyait enseveli pour jamais dans son sépulcre... Mais voilà que de ce tombeau apparent, il se relève vainqueur de la mort, glorieux, transfiguré. N'entendez-vous pas saint Paul, l'Initié des Mystères, dire et répéter, en termes paraissant obscurs, mais qui deviennent si significatifs quand on les comprend, que, par une transmission non moins merveilleuse que stupéfiante, « c'est la vie même du Logos qui forme le vêtement de l'âme humaine, afin que l'homme vive à travers les âges et parvienne à la hauteur de la propre nature du Christ et qu'ayant été revêtu de lui matériellement puis spirituellement, il arrive à la gloire qui n'a point de fin. »

La crucifixion du Christ fait donc partie intégrante du grand sacrifice cosmique et c'est par le fait d'une transposition ou translation injustifiable, que cette histoire transcendante a été appliquée à l'homme Jésus et aux incidents de sa vie terrestre. Ce qui reste, toutefois, au bénéfice de l'Instructeur de la Judée, étant donné que disparaisse tout symbolisme, c'est que la représentation grandiose de l'œuvre cosmique accomplie par le Logos a entouré et rehaussé sa personne d'un tel prestige divin, que le Christ cosmique est devenu, sous les traits du Jésus historique, la Figure centrale de l'Église chrétienne.

Mais il y a bien plus encore. Il est un autre fait qui donne à l'Entité Christ un caractère de saisissante, d'émouvante fascination, pourrait-on dire. Ce fait est que dans les Mystères, il est et demeure une Personnalité qui par suite d'une sorte de pénétration, de transfusion mystique, reste indissolublement attaché à la personnalité humaine. C'est le Christ de l'homme,

le Christ intérieur qui existe en chacun de nous et qui, psychiquement, y naît, y vit, y est « crucifié », puis ressuscite d'entre les morts et monte au ciel, dans le triomphe définitif qui sera le partage de tout Fils de l'homme.

La vie de tout Initié aux véritables Mystères, c'est-à-dire les Mystères invisibles, célestes, est retracée dans ses grandes lignes par les biographes des Évangiles. Voilà pourquoi saint Paul fait de si nombreuses allusions à la naissance, à l'évolution et à la pleine maturité du Christ dans chacun de ceux qui se sentent dirigés par la loi divine. (Galates IV, 19). Il établit que tout homme est potentiellement un Christ dont les progrès se trouvent en rapports de parallélisme avec les incidents marquants de la vie du Jésus historique, auxquels, ne l'oublions pas, il faut attribuer, non la signification restreinte que présenterait une vie humaine spéciale, mais la signification tout autrement grande de faits qui, par leurs attaches avec l'évolution cosmique revêtent un caractère d'universalité.

L'on peut établir que cinq grandes Initiations symboliques se succèdent virtuellement dans l'évolution du Christ interne que renferme chaque homme.

A la *Première de ces Initiations*, le Christ naît dans le disciple qui, sous l'effusion de l'amour divin, se sent « uni » avec toute vie ambiante. C'est là cette « seconde naissance » dont Jésus parlait à Nicodème et qu'accueillent avec allégresse tous les Frères célestes, car le disciple est né comme un « petit enfant » dans le Royaume de Dieu. (Mathieu XVIII, 1-3).

Puis voici que se déroule la série des incidents signalés par les Évangélistes dans la vie du Christ historique : C'est dans une caverne — caverne de l'Initiation bien connue des occultistes et que les Évangiles appellent une « étable » — que naît le « petit enfant ». Au-dessus de la caverne, brille « l'Étoile de l'Initiation ». Chacun des enfants nouveau-nés est entouré de menaces, de périls, parfois, car les Puissances ténébreuses du monde invisible conspirent contre lui. Mais, en dépit de toute épreuve, il grandit, acquiert des forces et finit par atteindre l'âge viril. Sa vie s'épanouit en beauté, en sagesse, en spiritualité, jusqu'au moment où s'effectue la *Deuxième Initiation*, c'est-à-dire le Baptême du Christ par l'Eau et par l'Esprit, alors que cet Esprit divin descend sur lui et que la gloire du Père éciaire de sa splendeur le fils en qui il a mis toute son affection.

Mais voici que des ombres viennent voiler ces lumières célestes. Il est conduit dans le désert, où l'attendent de redoutables tentations. N'est-il pas entouré d'Étres obscurs et perfides qui lui chuchotent à l'oreille qu'il doit faire servir à son propre salut les pouvoirs dont il est le possesseur privilégié ? Il prie, lutte, se redresse dans l'épreuve et se sentant capable de mettre au service de ses frères les forces qui lui ont été concédées, il se rend parmi les hommes et commence son œuvre rédemptrice.

Courte période de gloire. Il monte sur la Montagne, se transfigure sous l'action toute puissante des effluves célestes, dans le rayonnement desquels il entrevoit les Figures resplendissantes de ses Prédécesseurs, Êtres puissants qui jadis ont suivi la même voie coupée d'ombres et de lumière. — C'est là la *Troisième Initiation*... Après quoi s'obscurcit sur sa tête le ciel radieux qui momentanément s'était entr'ouvert devant son regard... Ce regard s'abaisse sur la terre... et que voit-il, là-bas, dans les brumes au sein desquelles s'étend vague, estompé, le panorama de Jérusalem ? Les brumes se sont soudain dissipées, sa vision se fait nette et terrible... Sur une montagne, non loin des murailles de la ville sainte... n'est-ce pas une croix qui se profile sur le ciel pâle ? Oui, c'est bien le Golgotha où l'attend le baptême du Saint Esprit et du Feu !

C'est ainsi que devant les yeux de l'Initié, là-bas dans la crypte du vieux temple, s'est déroulée la tragique série, scène après scène, dans une implacable récapitulation : Après la nativité, la légendaire persécution d'Hérode. — Après le baptême, la tentation dans le désert. — Après la transfiguration, la vision terrifiante du chemin de la croix. N'importe, la puissance de l'amour ne cesse de grandir, toujours plus riche et plus parfaite. La présence lumineuse du Fils de Dieu se manifeste toujours davantage dans le Fils de l'Homme, jusqu'à l'heure imminente de la bataille finale.

La *Quatrième Initiation* le fait entrer triomphalement à Jérusalem, sous les palmes, au milieu des chants d'amour et d'allégresse... Ironique triomphe ! Avant le Calvaire, n'y aura-t-il pas l'agonie du Jardin des Oliviers ? Tandis que l'angoisse torture le Maître qui va mourir... ils s'endorment, tous ses disciples, ceux-là mêmes qu'il avait choisis et qui, à l'heure suprême, n'ont même pas pu prier avec lui, prier pour lui !...

Il demande, il est vrai, que la coupe passe loin de lui, mais sa volonté puissante triomphe, car sans hésiter, il saisit la coupe amère, la coupe de la trahison, de l'abandon, du reniement... Seul, au milieu de ses ennemis aveugles et féroces, il s'avance vers l'épreuve et ce n'est qu'alors qu'il sent liguées contre lui toutes les forces du mal que, défaillant un instant, il pousse un cri vers le Père qui semble l'avoir abandonné au sein de l'angoisse d'une défaite apparente.

Apparente, oui, certes, car l'esprit une fois de plus a triomphé de tout ce que la matière adverse avait accumulé contre lui. Faisant le sacrifice de sa vie inférieure, acceptant la mort de plein gré, abandonnant le corps des désirs, l'Initié « descend aux enfers » — expression toute métaphorique — et c'est du fond même de l'abîme que se sentant plus que jamais le Fils inséparable du Père, il s'élance vers la lumière, remonte vers la vie indéfectible. Assez fort désormais pour prêter à tout enfant des hommes le

secours dont il a besoin, il demeure encore pour un temps parmi ses disciples, il les instruit, leur dévoile les mystères des mondes invisibles, les prépare à suivre le sentier que lui-même a parcouru, puis, son œuvre étant accomplie, il remonte vers le Père et par la *Cinquième Initiation* qui n'est plus qu'une apo théose, devient le Maître triomphant, le trait d'union entre l'obscur pèlerin qui si souvent trébuche encore dans l'ombre et le Seigneur de l'inextinguible clarté.

Telle était l'histoire que l'Initié reproduisait, vivait dans les drames symboliques des Mystères d'autrefois — et ne l'avons-nous pas vécue, nous-mêmes, au cours de notre pèlerinage terrestre ? — Tel est, d'autre part, le Christ mystique qui nous apparaît sous son double aspect : Logos et Homme, cosmique et individuel.

Certes, il est profond le mystère de cette vie complexe. Il nous est difficile, à nous ignorants et myopes, d'établir une distinction nette entre des éléments si profondément disparates. Quelle idée pouvons-nous avoir des puissants liens qui rattachent le visible à l'invisible ? Ce n'est qu'au travers d'une brume opaque que nous apparaît, intermittente et presque chimérique, cette vie divine qui pourtant est *la nôtre*, puisque nous sommes indissolublement liés à notre Père qui est aux cieux.

Ah ! certes, nous les comprenons, les préoccupations, les doutes des âmes angoissées. — « Qu'est-il donc, en définitive, s'écrient-elles, ce Christ mystique et mystérieux, incompréhensible combinaison... on ne sait de quelle hypostase du Dieu suprême et de quel homme fils de la terre ? Quand donc nous sera révélée l'inconnue de ces problèmes éternels, au milieu desquels se débat l'humanité depuis tant de siècles ? Nous ne sommes plus au temps des Mystères sacrés, où s'opéraient, par voie de pratiques occultes, des rapprochements presque miraculeux entre la terre et le ciel et qu'avons-nous de commun, nous autres, tristes larves divines, avec ces Initiés merveilleusement évolués, ces Maîtres triomphants qui disposaient à leur gré de tous les pouvoirs que leur conférait leur spiritualité ? »

Bien légitimes, certes et justifiées, à coup sûr, sont ces demandes inquiètes ; mais n'oublions pas qu'il vient une heure, où ne sont plus admissibles, ni les timidités, ni les appréhensions... Or cette heure, elle a sonné pour nous, croyants modernes qui vivons à une époque de restauration, de rénovation que les Guides ont lentement mais systématiquement préparées. Pourquoi gémir et trembler, quand toutes les Puissances de la terre et du ciel se liguent ensemble pour nous reconforter et nous soulever vers les hauteurs ? Il ne s'agit plus, désormais, de mystères incompréhensibles, mais d'éclatantes vérités. Ce ne sont plus des appels à peine perceptibles qui s'adressent à nous, mais des voix puissantes qui, traversant les espaces, nous crient que nous sommes les fils élus et que le Christ mystique

est notre Christ, le Christ en nous — « Nous-mêmes étant des Christs ».

Que nous importent les formules secrètes des sanctuaires, les procédés occultes, les liturgies à double sens, les dogmes énigmatiques ? Les symboles sont aujourd'hui dévoilés et l'ésotérisme nécessaire, indispensable aux époques troubles, où s'ébauchaient les religions, au sein de foules ignorantes et peu soucieuses de la lumière, n'a plus sa raison d'être aujourd'hui. Du haut des tours, les veilleurs de nuit claironnent à ceux qui dorment encore : Réveillez-vous ! Voici l'aube qui se lève, l'aube du jour que va rendre éclatant le Dieu-Soleil qui émerge de l'horizon rose...

Et c'est lui qui rayonne en nos cœurs, qui nous pénètre et nous illumine ; c'est lui qui du « petit enfant » vagissant encore dans nos consciences involuées, va faire le Héros divin qui dirigera notre vie et nous conduira vers les cimes lumineuses.

Il va bien sans dire que ce Christ qui est en nous n'a pu nous faire arriver de prime abord aux joies de l'ultime glorification. Chacun de nous a passé de terribles nuits d'angoisses dans son Jardin des Oliviers. Chacun de nous a gravi, ou gravit encore son calvaire et lorsque parvenus à une hauteur relative, sur la pente ardue, nous jetons un regard sur le chemin parcouru, ce n'est pas sans un sentiment de terreur rétrospective, que nous constatons quels obstacles nous avons dû franchir et quels abîmes nous avons côtoyés. Lequel d'entre nous n'a eu son enfance débile, son baptême plein d'émotions, sa tentation redoutable et son Golgotha plus ou moins tragique ? Qui de nous ne se souvient, en frémissant, de telles défaillances succédant à un triomphe éphémère et ne se rappelle, en rougissant, les heures de lâche découragement qui résultaient de ces reculs ?

C'est en raison même des réveils de notre conscience, que nous étions amenés à porter un jugement sévère sur nos indéniables défections et que de fois, en ces heures de détresse, ne nous sommes-nous pas demandé, avec épouvante, si la matière ne l'emporterait pas sur l'esprit... si nous ne serions pas, un jour, incapables d'enrayer cette roue de notre Karma qui, tournant implacablement, accumule en nous les tristes débris, les funèbres épaves que laissent, après elles, nos illusions envolées, nos espérances déçues... toute la poussière, enfin, dont se remplissent, peu à peu, ce qu'on pourrait presque appeler les catacombes de notre âme ?

N'étions-nous pas, alors, semblables au pèlerin dont la fatigue a paralysé les membres et qui, assis sur le bord du chemin, se demande s'il aura jamais la force de se redresser et de poursuivre sa course pour regagner le temps perdu ?

Quand les épreuves physiques ou morales nous arrivaient, se succédant, sans relâche, aiguës et lancinantes, sans que nous pussions comprendre ni quelle en était la cause, ni quel pouvait en être l'effet purificateur et que

nous voyions se dresser, à l'horizon, comme la sinistre silhouette d'une croix, quand l'amertume et le dégoût de la vie nous faisaient maudire l'heure de notre naissance et désespérer de l'avenir au point d'invoquer le néant qui, seul semblait pouvoir nous donner comme la revanche d'une existence intolérable — tout cela c'était l'agonie de notre Christ intérieur qui, s'affaissant avec nous, s'écriait, lui aussi : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

Doute impie, désespoir sans excuse ! Le Père oublie-t-il jamais son enfant ? Il l'oublie si peu, qu'au moment même où montait vers le ciel ce cri de suprême angoisse, descendait de ce ciel cet influx de force divine qui faisait rayonner aux yeux du moribond, sur le sommet du Golgotha, les splendeurs du monde invisible qui venait de s'entr'ouvrir devant lui.

Voilà quel est, quel doit être pour nous le sens de la vie qui n'est rien moins que l'escalade de l'idéal, que la conquête de la divinité, non seulement pour l'Initié des anciens Mystères, mais pour l'homme moderne qui, — toutes choses lui ayant été révélées, — peut comprendre et *doit* espérer.

Qu'avons-nous donc à attendre encore, pour bénéficier du concours que nous donnent toutes les Forces de l'univers ? La vie n'a qu'un but : l'évolution. La création n'a qu'un objectif : le triomphe de l'esprit... et devant ces deux puissances associées, reculent et abdiquent la matière soumise et la mort que supprime à tout jamais l'indéfectible Vie.

Après avoir constaté par combien de luttes et de douleurs, notre Christ intérieur doit évoluer lentement, depuis sa naissance jusqu'à la voie douloureuse, il est de notre devoir de constater, aussi, qu'il n'est pas de tristesses, pas d'amertumes, pas d'épreuves pour aussi terribles qu'on les suppose, qui n'aient pour contre-partie, pour revanche éclatante, les consolations et les joies incomparables que nous assure le triomphe final. Après la croix et la mort apparente, viennent le soulèvement de la pierre sépulcrale et l'élanement du ressuscité symbolique vers les splendeurs de la vie reconquise. Aux ténèbres temporaires du tombeau, succède la lumière qui jamais ne s'éteint, puisqu'elle n'est rien d'autre que le rayonnement de l'Esprit immortel.

Notre Karma, quelque sévère qu'il nous paraisse, n'est nullement l'éternelle récapitulation d'un implacable réquisitoire, mais bien le compte rendu d'une liquidation continue qui fait tomber à nos pieds quelques-uns des anneaux de notre chaîne, chaque fois que telle de nos anciennes fautes a été expiée et par suite effacée du Grand Livre de notre vie. Il n'est pas même besoin d'attendre que le dernier de ces anneaux soit définitivement brisé, pour éprouver les joies de notre libération progressive. — Comme la noble statue de marbre surgit peu à peu du bloc dont le ciseau du sculpteur fait jaillir les éclats et se dresse sur son piédestal, dans le galbe de son idéale

beauté, de même, notre Christ intérieur, notre Christ glorifié, émerge, lui aussi, de la gangue matérielle dont les débris pulvérisés sont emportés par le vent qui souffle des hauteurs. C'est de toutes parts, dans l'immense atelier qu'est le monde, que s'élèvent ces statues, que se profilent ces Christs sortis de la terre lourde, ces Esprits émergés de la matière et c'est par groupes glorieux, c'est en phalanges lumineuses, que l'œil du Voyant les voit s'élever dans leur ascension continue, triomphale, incoercible.

Résumons en quelques mots.

Si le Christ mythique est un symbole révélateur — si le Christ historique est pour nous un modèle à imiter, un prototype de vie tout à la fois humaine et divine — le Christ mystique est une réalité vécue, une transsubstantiation personnelle, un élément de force, un procédé d'évolution... l'unique procédé que nous indiquent ceux qui nous aiment, nous inspirent, nous dirigent et nous montrent le sentier qui seul peut nous mener au seuil du Royaume glorieux.

Tel est ce Christ, Figure mystérieuse et complexe, triple entité qui successivement Mythe légendaire, sous l'image de Dieu-Solaire, puis Jésus historique et enfin Christ mystique — est, en premier lieu, le Héros qui dans l'espace cosmique, éblouit par sa splendeur tous les peuples de la terre auxquels il fait, pour ainsi dire, pressentir les lueurs d'un Au-delà, en symbolisant, par la fulguration de sa lumière, cette divinité mystérieuse, inconnue que recherchaient les hommes. Il est, en second lieu, l'Instructeur de ses frères en la chair, puis enfin, se fait le Médiateur, l'Homme divin qui rattache la terre au ciel et devient cet « Ami sublime » ainsi que le qualifie Krishna qui, au dedans de nous, dans le sanctuaire de notre conscience, éclaire, réchauffe et vivifie notre âme divine — fille du Père qui réalisant, en quelque sorte, une ineffable « synthèse d'amour » fait cohabiter avec lui tous les membres de sa famille céleste.

Spéctacle inimaginable que cette réascension des âmes vers leur patrie réelle, où les Frères de là-haut célèbrent, par un triomphal *hosannah*, le retour de leurs jeunes frères terrestres revenus de l'exil. — « Remontez au ciel ! nous crient-ils et venez avec nous, dans le Royaume de l'éternelle Lumière ! »

(A suivre).

ED. GRIMARD

La Discipline de la Pensée et la réforme du caractère

(2^e ARTICLE)

La pensée est créatrice, disions-nous dans un article précédent (1). Elle n'agit pas seulement autour de nous, influençant nos semblables en bien ou en mal ; elle agit surtout en nous. C'est elle qui génère nos paroles, nos actions et, par elle, nous construisons chaque jour l'édifice, grandiose ou misérable de notre vie, présente et à venir. Nous façonnons notre âme et son enveloppe par nos pensées ; celles-ci produisent des vibrations, des formes, des images qui s'impriment dans la matière subtile dont le corps fluide est composé. Ainsi, peu à peu, notre être se peuple de formes frivoles ou austères, gracieuses ou terribles, grossières ou sublimes ; l'âme s'ennoblit, se pare de beauté ou se fait une atmosphère de laideur. Selon l'idéal poursuivi, la flamme intérieure s'avive ou s'obscurcit.

Il n'est pas de sujet plus important que l'étude de la pensée, de ses pouvoirs, de son action. Elle est la cause initiale de notre élévation ou de notre abaissement ; elle prépare toutes les découvertes de la science, toutes les conceptions du génie, toutes les merveilles de l'art ; mais aussi toutes les misères et toutes les hontes de l'humanité. Suivant l'impulsion donnée, elle fonde ou détruit les institutions comme les empires, les caractères comme les consciences. L'homme n'est grand, l'homme ne vaut que par sa pensée. C'est par elle que ses œuvres rayonnent et se perpétuent à travers les siècles.

Le spiritualisme expérimental, beaucoup mieux que toutes les doctrines antérieures, nous permet de saisir, de comprendre toute la force et le pouvoir de la pensée. Elle est le principe de la communion universelle. Nous la voyons en action dans le phénomène spirite qu'elle facilite ou entrave. Son rôle dans les séances d'expérimentation est toujours considérable. La télépathie nous démontre que les âmes sont des systèmes de forces et des foyers de pensées, qui peuvent s'impressionner, s'influencer à toutes distances. C'est par là que les humanités de l'espace arriveront à communiquer entre elles à travers les immensités sidérales. Dans tout le champ des activités sociales, dans tous les domaines du monde visible ou invisible, l'action de la pensée est souveraine. Elle ne l'est pas moins, répétons-le, en nous-mêmes et sur nous-mêmes, en modifiant constamment notre nature intime.

Les vibrations de nos pensées, de nos paroles (2), en se répétant, en se

(1) Voir *Revue Spirite*, mai 1905.

(2) N'avons-nous pas la preuve que les vibrations créent des formes, dans le fait qu'à l'aide de certains appareils on peut, en faisant résonner des notes de musique, produire,

renouvelant dans un sens uniforme, chassent de notre enveloppe les éléments qui ne peuvent vibrer en harmonie avec elles ; elles attirent des éléments similaires qui accentuent les tendances de l'être. Une œuvre, souvent inconsciente, s'élabore ; mille ouvriers mystérieux travaillent dans l'ombre ; aux profondeurs de l'âme, toute une destinée s'ébauche ; le diamant caché s'épure ou se ternit dans sa gemme.

Si nous méditons sur des sujets élevés, sur la sagesse, le devoir, le sacrifice, notre être s'imprègne peu à peu des qualités de notre pensée. C'est pourquoi la prière improvisée, ardente, l'élan de l'âme vers les puissances infinies, a tant de vertu. Dans ce dialogue solennel de l'être avec sa cause, l'influx d'en haut nous envahit et des sens nouveaux s'éveillent au fond de l'âme. La compréhension, la conscience de la vie s'augmente et nous sentons, mieux qu'on ne peut l'exprimer, la gravité et la grandeur de la plus humble des existences. La prière, la communion par la pensée avec l'univers spirituel et divin, c'est l'effort de l'âme vers la beauté et la vérité éternelles ; c'est l'entrée pour un instant dans les sphères de la vie réelle et supérieure, celle qui n'a pas de terme.

Si, au contraire, notre pensée est inspirée par de mauvais désirs, par la passion, la jalousie, la haine, les images qu'elle enfante se succèdent, s'accumulent dans notre corps fluide et l'enténébrent. Ainsi, nous pouvons, à volonté, faire en nous la lumière ou l'ombre. C'est ce qu'affirment tant de communications d'outre-tombe par lesquelles des esprits égoïstes, méditants, arriérés, déclarent se trouver plongés dans la nuit.

Nous sommes ce que nous pensons, à la condition de penser avec force, volonté, persistance. Mais presque toujours nos pensées flottent et passent constamment d'un sujet à l'autre. Nous pensons rarement par nous-mêmes, nous reflétons les mille pensées incohérentes du milieu où nous vivons. Peu d'hommes savent penser par eux-mêmes, puiser aux sources profondes du moi, à ce grand réservoir de forces inépuisables que chacun porte en soi, mais que la plupart des hommes ignorent. Aussi se font-ils une enveloppe peuplée des formes les plus disparates. Leur esprit est comme une demeure ouverte à tous les passants. Les rayons du bien et les lueurs du mal s'y confondent en un perpétuel chaos. C'est l'incessant combat de la passion et du devoir, où, presque toujours, la passion l'emporte. Avant tout, il faut apprendre à contrôler nos pensées, à les discipliner, à leur imprimer une direction précise, un but noble et élevé.

Le contrôle des pensées entraîne le contrôle des actes, car si les unes

sur du sable fin, des formes géométriques ? La théorie des effluves ou radiations, est aujourd'hui admise par la science, et de nombreuses expériences ont démontré que les images créées par la pensée sont perçues par les sensitifs, et qu'elles peuvent impressionner les plaques photographiques.

sont bonnes, les autres le seront également, et toute notre conduite se trouvera réglée par un enchaînement harmonique. Tandis que si nos actes sont bons et nos pensées mauvaises, il ne peut y avoir là qu'une fausse apparence du bien, et nous continuerons à porter en nous un foyer malfaisant dont les influences se répandront tôt ou tard, fatalement, sur notre vie.

..

Il est bon de vivre en contact par la pensée avec les écrivains de génie, avec les hommes véritablement grands et sublimes de tous les temps et de tous les pays, en lisant, en méditant leurs œuvres, en imprégnant tout notre être de la substance de leur âme. Les vibrations de leurs pensées éveilleront en nous des vibrations semblables et amèneront à la longue des modifications profondes de notre caractère et de notre conscience, par la nature même de nos impressions et de nos sensations.

Il faut choisir nos lectures avec soin, puis les mûrir, et s'en assimiler la quintessence. En général, on lit trop, on lit hâtivement, et l'on ne médite pas ses lectures. Il serait préférable de lire moins et de réfléchir davantage à ce qu'on a lu. C'est un sûr moyen de fortifier notre intelligence, de recueillir les fruits de sagesse et de beauté que peuvent contenir nos lectures. En cela, comme en toutes choses, le beau attire et génère le beau, de même que la bonté attire le bonheur et le mal, la souffrance.

L'étude silencieuse et recueillie est toujours féconde pour le développement de la pensée. C'est dans le silence que s'élaborent les œuvres puissantes. La parole est brillante, mais elle dégénère trop souvent en propos stériles, parfois malfaisants ; par là, la pensée s'affaiblit et l'âme se vide. Tandis que dans la méditation silencieuse, la pensée se concentre ; elle se tourne vers le côté grave et solennel des choses ; la lumière du monde spirituel la baigne de ses ondes. Il y a autour du penseur de grands Êtres invisibles et silencieux qui ne demandent qu'à l'inspirer ; mais ils ne peuvent entrer en communication avec lui que dans le demi-jour des heures tranquilles et recueillies, ou bien sous la lumière discrète de sa lampe de travail. Partout et toujours, une vie invisible se mêle à notre vie.

Evitons les discussions bruyantes, les paroles vaines, les lectures frivoles. Soyons sobres de journaux. La lecture des journaux, en nous faisant passer sans cesse d'un sujet à un autre, rend la pensée encore plus instable. Nous vivons à une époque d'anémie intellectuelle, qui est causée par la rareté des études sérieuses, par la recherche abusive du mot pour le mot, de la forme enjolivée et vide et surtout par l'insuffisance des éducateurs de la jeunesse. Attachons-nous à des œuvres plus substantielles, à tout ce qui peut nous éclairer sur les lois profondes de la vie et faciliter notre évolution.

Peu à peu s'édifieront en nous une intelligence, une conscience plus fortes, et notre corps fluide s'illuminera des reflets d'une pensée haute et pure.

L'âme recèle des profondeurs où la pensée descend rarement, parce que mille objets extérieurs l'occupent sans cesse. La surface, comme celle d'une mer, en est souvent agitée ; mais au-dessous s'étendent des régions mystérieuses que les orages n'atteignent pas. Là dorment les forces secrètes, les puissances cachées qui n'attendent que notre appel pour émerger et apparaître. L'appel se fait rarement entendre, et l'homme s'agite dans son indigence, ignorant des trésors inappréciables qui reposent en lui.

Il faut le choc des épreuves, les heures tristes et désolées pour lui faire comprendre la fragilité des choses extérieures et le conduire vers la recherche de soi-même, vers la découverte de ses véritables richesses spirituelles.

Et c'est pourquoi les grandes âmes deviennent d'autant plus nobles et plus belles que leurs douleurs sont plus vives. A chaque nouveau malheur qui les frappe, elles ont la sensation de s'être rapprochées un peu plus de la vérité et de la perfection, et, à cette pensée, elles éprouvent comme une volupté amère. Une étoile nouvelle s'est levée dans le ciel de leur destinée, une étoile dont les rayons tremblants pénètrent au sanctuaire de leur conscience, en éclairent les replis cachés. Chez les intelligences de haute culture, le malheur sème, et chaque douleur est un sillon où lève une moisson de vertu et de beauté.

A certaines heures de notre vie, à la mort de notre mère, à l'écroulement d'une espérance ardemment caressée, à la perte d'une femme, d'un enfant aimés, chaque fois que se brise un des liens qui nous attachaient à ce monde, une voix mystérieuse s'élève dans les profondeurs de notre âme, voix solennelle qui nous parle de mille lois plus augustes, plus vénérables que les lois de la terre, et tout un monde idéal s'entr'ouvre. Mais les bruits du dehors ont bientôt couvert ces voix, ces harmonies, et l'être humain retombe presque toujours dans ses doutes, ses hésitations, dans la plate vulgarité de son existence.

..

Il n'est pas de progrès possible sans une étude attentive de soi-même. Il faut observer tous nos actes impulsifs, afin d'arriver à nous bien connaître, à savoir dans quel sens nous devons porter nos efforts pour nous améliorer et développer les germes du bien qui sont en nous.

D'abord, régler la vie physique, modérer les appétits, réduire les besoins matériels au nécessaire, afin d'assurer la santé du corps, cet instrument

indispensable de notre rôle terrestre, afin surtout d'assurer la suprématie de l'esprit sur la matière. Puis, discipliner ses impressions, ses émotions ; apprendre à leur commander, à les utiliser comme des agents de notre perfectionnement moral. Apprendre surtout à s'oublier, à faire le sacrifice du moi, à nous dégager de tout sentiment d'égoïsme. On n'est vraiment heureux en ce monde que dans la mesure où l'on sait s'oublier.

Il ne suffit pas de croire et de savoir, il faut vivre sa croyance, c'est-à-dire faire pénétrer dans la pratique quotidienne de la vie les principes supérieurs que nous avons adoptés. Il faut s'habituer à communier par la pensée et par le cœur avec les Esprits éminents qui en ont été les révélateurs, avec toutes les âmes d'élite qui ont servi de guides à l'humanité, vivre avec eux dans une intimité de chaque jour, nous inspirer de leurs vues et ressentir leur influence par cette perception intime de l'âme que développent nos rapports avec le monde invisible.

Parmi ces grandes âmes, il est bon d'en choisir une comme exemple, la plus digne de notre admiration, et dans toutes les circonstances difficiles, dans tous les cas où notre conscience oscille entre deux partis à prendre, nous demander ce qu'elle aurait résolu et agir dans le même sens.

C'est ainsi que nous nous construirons peu à peu, d'après ce modèle, un idéal moral qui se reflètera dans tous nos actes. Tout homme, dans l'humble réalité de chaque jour, peut se modeler par ses pensées une conscience, une personnalité sublime. L'œuvre est lente et difficile, mais les siècles nous sont donnés pour cela, car c'est le but de toutes nos vies de nous façonner une âme toujours plus parfaite.

Concentrons donc souvent nos pensées pour les dominer et les ramener, par la volonté, vers l'idéal rêvé. Méditons chaque jour sur cet idéal, à une heure choisie, le matin de préférence, lorsque tout est calme, lorsque tout repose encore autour de nous, à ce moment que le poète appelle « l'heure divine », lorsque la nature, fraîche et reposée, s'éveille aux clartés du jour. Aux heures matinales, l'âme, dans la prière et la méditation, puise des forces et des énergies nouvelles. Elle s'élève d'un plus facile élan jusqu'à ces hauteurs, d'où l'on voit, d'où l'on comprend que tout — la vie, les actes, les pensées, — tout est lié à quelque chose de grand et d'éternel, que nous habitons un monde où des puissances invisibles, où de grands Êtres mystérieux vivent sans cesse et travaillent avec nous. Et qu'il y a dans la vie la plus simple, dans l'œuvre la plus modeste, dans l'existence la plus effacée, des côtés profonds, une réserve d'idéal, des sources possibles de beauté. Chaque âme peut se faire, par ses pensées, une atmosphère spirituelle aussi belle, aussi resplendissante de lumière que les paysages les plus enchantés ; et dans la demeure la plus chétive, dans le logis le plus misérable, il y a des ouvertures vers Dieu et vers l'infini !

∴

Dans toutes nos relations sociales, dans nos rapports avec nos semblables, il faut constamment se rappeler une chose. C'est que les hommes sont des voyageurs en marche, occupant des points divers de la longue route des destinées, des situations très différentes sur l'échelle d'évolution que nous gravissons tous. Par conséquent, nous ne devons rien exiger, rien attendre d'eux qui ne soit en rapport avec leur degré d'avancement.

A tous, nous devons la tolérance, la bienveillance et même le pardon ; car si l'on nous cause du préjudice, si l'on nous raille et nous offense, c'est presque toujours par suite du manque de compréhension et de savoir qui résulte d'un développement insuffisant. Dieu ne demande aux hommes que ce qu'ils ont pu acquérir par leurs lents et pénibles efforts. Nous n'avons pas le droit d'en exiger davantage. N'avons-nous pas été semblables aux plus arriérés d'entre eux ? Si chacun de nous pouvait lire dans son passé ce qu'il a été, ce qu'il a fait, combien nous serions plus indulgents pour les fautes d'autrui ! Parfois encore, nous avons besoin de la même indulgence que nous leur devons. Beaucoup, parmi nous, ne sont encore que des esprits enfants, appelés à se perfectionner par la douloureuse éducation des vies successives. Or, demande-t-on à l'enfant ce que l'homme seul peut donner ? Soyons sévères pour nous-mêmes et tolérants pour les autres. Instruisons-les ; éclairons-les ; guidons-les avec douceur : c'est là ce que la loi de solidarité nous commande.

∴

Enfin il faut savoir supporter toutes choses avec patience et sérénité. Quels que soient les agissements de nos semblables envers nous, nous ne devons en concevoir aucune animosité, aucun ressentiment ; mais, au contraire, faire servir toutes les causes d'ennui ou d'affliction à notre propre éducation morale. Nul revers ne pourrait nous atteindre, si, par nos vies antérieures et coupables, nous n'avions laissé prise à l'adversité. C'est là ce qu'il faut souvent se dire. Nous arriverons ainsi à accepter sans amertume toutes les épreuves, en les considérant comme une réparation du passé, ou comme un salutaire exercice pour l'avancement de nos âmes. Au lieu de maudire ceux qui nous font souffrir, nous les remercierons, puisqu'ils nous procurent un moyen d'épuration.

De degré en degré, nous parviendrons ainsi à ce calme d'esprit, à cette possession de soi-même, à cette confiance absolue en l'avenir, qui donnent la force, la quiétude, la satisfaction intime et nous permettent de rester fermes au milieu des plus dures vicissitudes.

Quand l'âge est venu, les illusions, les vaines espérances tombent comme des feuilles mortes ; mais les hautes vérités n'en apparaissent que plus bril-

lantes, comme les étoiles dans le ciel d'hiver, à travers les branches dépouillées de nos jardins.

Il importe peu que la destinée ne nous ait offert aucune gloire, aucun sourire, aucun rayon de joie, si elle a enrichi notre âme d'une vertu de plus, d'un peu de beauté morale. Les vies obscures et tourmentées sont parfois les plus fécondes, tandis que les vies éclatantes nous rivent trop souvent et pour longtemps à la chaîne redoutable des responsabilités.

Le bonheur n'est pas dans les choses extérieures ou les hasards du dehors, mais seulement en nous-mêmes, dans la vie intérieure que nous savons nous faire. Qu'importe que le ciel soit noir sur nos têtes et les hommes mauvais autour de nous, si nous avons la lumière au front, la joie du bien et la liberté morale au cœur. Mais si j'ai honte de moi-même, si le mal a envahi ma pensée, si le crime et la trahison habitent en moi, toutes les faveurs, toutes les félicités de la terre ne me rendront pas la paix silencieuse et la joie de la conscience. Le sage, dès ce monde, se crée en lui-même un refuge assuré, un lieu sacré, une retraite profonde où ne parviennent pas les discordes et les contradictions du dehors. De même, dans la vie de l'espace, la sanction du devoir et la réalisation de la justice sont d'ordre tout intime. Chaque âme porte en soi sa clarté ou son ombre, son paradis ou son enfer. Mais souvenons-nous qu'il n'est rien d'irréparable, et que la situation présente de l'esprit inférieur n'est qu'un point presque imperceptible dans l'immensité de ses destinées.

LÉON DENIS.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE

XXIII

L'HOMME PRIMITIF ET LE SENTIMENT RELIGIEUX (*suite*)

Ainsi que j'ai eu l'occasion de le dire plusieurs fois dans le cours de ces causeries, le spiritualisme enseigne que l'humanité est dirigée dans les grandes lignes de son évolution par des Êtres supérieurs, et que ce sont ces intelligences élevées qui, à différentes époques, sont venues activer le progrès, soit en s'incarnant, soit en inspirant des hommes assez évolués pour dominer les masses, et leur imposer des lois et des principes propres à développer leur intelligence et leurs qualités morales.

Que l'on soit matérialiste ou spiritualiste, on ne peut nier l'influence énorme qu'ont eue, au point de vue moral, sur la marche de l'humanité, des hommes comme Bouddha, Socrate, Platon, le Christ, saint Paul, Mahomet pour ne citer que les principaux ; et nous connaissons, parfois d'une façon assez précise, la vie et les actes de ces grands éducateurs.

Pour la période préhistorique, les renseignements nous manquent : nous connaissons seulement quelques noms de ceux qui ont préparé et dirigé les civilisations disparues : ce sont les Krishna, les Manou, les Hermès, les Zoroastre, etc., etc.

Si maintenant nous voulons remonter encore plus haut, vers les premiers temps de l'humanité, les bases nous font absolument défaut, et nous ne pouvons plus consulter que les mythologies, c'est-à-dire cet ensemble de fables, de légendes et de traditions que les travaux récents des philologues ont reconnu presque identique chez tous les peuples : et cette généralité de croyances peut nous amener à penser qu'elles ne sont pas un simple produit de l'imagination, mais qu'elles renferment des significations réelles encore en partie cachées à nos yeux.

..

La mythologie grecque réunit, en les poétissant, tous les mythes des peuples indo-européens, et dans les récits merveilleux qu'elle nous présente, on peut se rendre compte de l'influence que les premiers instructeurs de l'humanité exercèrent sur les peuples.

D'où venaient ces Êtres dont les hommes allaient faire des Dieux et qui allaient être le point de départ de toutes les théogonies futures ?

Lorsque nous parlons de la création éternelle, nous ne prononçons que des mots. Notre esprit ne peut concevoir l'Éternité. Mais il peut comprendre que lorsque l'Être pensant parut sur la terre, d'autres Êtres pensants avaient déjà vécu sur d'autres mondes depuis des périodes incalculables de siècles. Croire que la terre a été le point privilégié où s'est manifestée la première intelligence, est une conception enfantine.

Un des plus grands principes de notre morale, — principe que nous cherchons péniblement à mettre en pratique, — est la solidarité ; et nous croyons que le premier devoir des hommes intelligents et instruits, est d'instruire et d'élever vers eux, ceux qui sont en retard.

Pourquoi bornerions-nous cette idée généreuse à notre petite humanité ? et pourquoi n'admettrions-nous pas que les autres humanités, celles qui sont plus évoluées peuvent, dans certaines circonstances, entrer en relation avec leurs sœurs qui viennent de naître, pour les aider, les instruire et favoriser leur développement ?

On doit admettre qu'il en a été ainsi pour la terre ; et que les intelligen-

ces directrices venues de mondes plus avancés, — et dont nous constatons l'influence bienfaisante dans les temps historiques — n'ont pas dû manquer aux premiers habitants de cette terre pour les aider à sortir de l'animalité.

∴

Les enseignements que les Instructeurs donnèrent aux premières générations durent se borner aux éléments des connaissances qui devaient les aider à vivre dans d'autres conditions que celles dans lesquelles se trouvait l'animal. Ces enseignements, purement pratiques, étaient un bienfait des plus grands ; et les hommes, pleins de reconnaissance pour ceux qui avaient ainsi facilité leur vie, conservèrent leur souvenir en l'entourant de fables ingénieuses que les générations se transmirent.

Ainsi dans la Mythologie grecque, l'homme qui était considéré comme le plus grand bienfaiteur de l'humanité était celui qui lui avait indiqué le mode de production et l'usage du feu : il était représenté par Prométhée, qui avait dérobé au ciel la flamme divine pour l'apporter sur la terre.

Triptolème avait donné les premières notions de l'agriculture. Sa mère Cérès lui avait confié le blé, — cette graine mystérieuse que l'on n'a pu trouver nulle part à l'état sauvage (1), — et en l'apportant aux hommes, il leur avait montré comment on peut le semer, le récolter et en faire du pain. Triptolème passait aussi pour avoir fait faire les premiers vêtements avec la laine des animaux.

Orphée, charmant les bêtes sauvages aux accents de sa lyre, représentait celui qui le premier avait appris aux hommes à domestiquer les animaux qui devaient devenir leurs si précieux auxiliaires.

Bacchus, le fils de Jupiter et de Sémélé, avait parcouru tous les pays de l'Asie pour enseigner aux hommes la culture de la vigne.

Esculape avait indiqué le moyen de guérir les maladies par l'usage des simples, et la Mythologie, pour faire ressortir tout le bien qu'il avait fait, nous le montre foudroyé par Jupiter, parce que Pluton s'était plaint au Maître des Dieux que les enseignements du Grand Guérisseur enlevaient trop d'hommes à l'Empire des Morts.

Ces exemples, et bien d'autres que l'on pourrait trouver dans les Mythologies et dans les légendes de tous les peuples, prouvent que les hommes avaient conservé le souvenir d'Êtres supérieurs qui étaient venus parmi eux, dans les temps reculés, mais qu'ils ne considéraient pas comme leurs semblables : et plus tard, lorsque l'idée religieuse commença à entrer dans les esprits, il était naturel qu'ils en fissent des dieux, c'est-à-dire des Êtres

(1) Il est probable que le blé fut apporté dans les continents actuels par des hommes qui avaient pu échapper aux grands cataclysmes qui engloutirent les immenses terres que nous désignons sous les noms d'Atlantide et de Lémurie.

placés bien au-dessus de leurs ancêtres qu'ils reconnaissaient incapables d'avoir pu leur donner de si grands enseignements.

Mais si l'intelligence des premiers hommes ne leur permettait pas de découvrir ce qui pouvait contribuer à assurer ou à adoucir leur existence matérielle, il est bien évident que cette intelligence rudimentaire n'aurait jamais pu s'élever à la conception de choses abstraites, et imaginer par exemple des Êtres invisibles auxquels on pouvait avoir recours dans les diverses circonstances de la vie.

∴

Le sentiment religieux n'était pas plus inné chez l'homme primitif qu'il ne l'est chez l'animal, et ce furent des Êtres plus évolués qui le firent naître dans l'Esprit humain. Puis ce sentiment se développa peu à peu à la suite d'incarnations successives : dans l'intervalle de ces incarnations, l'Être s'élevait sur un plan supérieur au plan de l'animalité ; revenu dans un corps terrestre il avait le vague souvenir de sa vie dans les mondes invisibles, et ses instructeurs trouvaient alors un terrain sur lequel ils pouvaient semer des idées nouvelles.

Des siècles et des générations sans nombre durent passer avant que l'humanité ne parvint à s'assimiler ces vérités divines ; et ces vérités, déformées par la nature inférieure des hommes, se transformèrent en un fétichisme grossier qui suffit pendant longtemps à toutes les aspirations de ces Esprits enfants.

∴

Comme je l'ai dit dans ma dernière causerie, l'École matérialiste prétend que la crainte seule a pu donner naissance au sentiment religieux, et j'ai ajouté que cette assertion n'était pas rigoureusement exacte.

L'animal a peur de la foudre parce qu'elle fait du bruit : — il a peur du feu parce qu'il brûle ; — mais il ne peut pas s'élever au-dessus de ces sensations toutes matérielles. L'instinct lui fera fuir ces dangers ; mais sa frayeur, quelque grande qu'elle soit, ne l'amènera pas à remonter de l'effet à la cause, et à s'imaginer que des Êtres invisibles plus puissants que lui, produisent ces phénomènes. D'autre part nous devons reconnaître que nous ne pourrions jamais éveiller cette idée chez nos animaux même les plus intelligents.

Il n'en fut pas ainsi chez l'homme primitif. Venant d'une animalité supérieure, il avait acquis certains germes d'intelligence que l'éducation ne pouvait pas créer, mais qu'elle pouvait développer : son degré d'évolution lui permettait de comprendre des idées inaccessibles à l'animal terrestre : et dans ces conditions, on peut admettre, avec les matérialistes, que les Instructeurs des premiers âges purent se servir de la crainte que les

phénomènes de la nature faisaient éprouver à l'homme, pour faire naître en lui le sentiment religieux.

Après avoir enseigné à ces hommes enfants les rudiments du langage (1), — ce qui dut nécessiter le travail de bien nombreuses générations, — les Maîtres durent leur parler d'Êtres supérieurs qui dirigeaient les grandes forces de la nature : la foudre, les tempêtes, les inondations : et ils leur firent comprendre que de même qu'ils demandaient à leurs semblables plus forts qu'eux de ne pas leur faire de mal, de même ils devaient demander à ces Êtres de les épargner.

Puis à côté de ces forces malfaisantes qui apportaient la dévastation et la mort, les Instructeurs tournèrent les Esprits vers la conception de forces protectrices : vers le soleil qui réchauffait les Êtres et faisaient éclore les moissons ; vers la lune qui répandait la nuit sa clarté bienfaisante ; vers les étoiles que le voyageur regardait pour diriger sa marche pendant la nuit...

..

— C'est ainsi que dut naître le sentiment religieux : mais il ne naquit pas spontanément chez l'homme absolument incapable de s'élever seul à de si hautes conceptions : et lorsqu'on dit que ce sont les prêtres qui ont inventé la Religion pour tenir les hommes sous leur dépendance, on commet une erreur.

D'abord les prêtres ne pouvaient pas exister avant la Religion : et le sentiment religieux a forcément précédé l'établissement d'un culte quelconque. Ensuite, on comprend difficilement comment certains hommes primitifs auraient pu inventer le sentiment religieux, s'ils ne l'avaient trouvé en eux-mêmes ; et comment ils auraient pu le développer autour d'eux si ceux auxquels ils s'adressaient n'avaient pas été prédisposés, pour une cause quelconque, à les écouter et à les comprendre. Il est certain que plus tard les prêtres abusèrent de toutes façons de la crédulité des peuples, pour les tenir sous leur dépendance : mais il est évident que telle ne fut pas au début l'intention des Êtres supérieurs qui venaient pour élever la pensée humaine en lui dévoilant l'existence des plans invisibles.

L'idée de la Survie, cette idée extraordinaire, dut également être donnée en employant des moyens qui devaient attirer fortement l'attention, et frapper les esprits.

Quand les hommes voyaient la Mort frapper autour d'eux ; quand ils pouvaient constater que le cadavre tombait en poussière et disparaissait, comment l'idée a-t-elle pu leur venir que quelque chose survivait à cette

(1) L'origine du langage est, comme toutes les origines, entourée d'un mystère impénétrable ; et le grand ouvrage que Renan a consacré à ce problème n'a apporté aucune clarté aux travaux que ses prédécesseurs avaient déjà présentés sur ce sujet.

complète désagrégation ? Comment leur intelligence d'enfant a-t-elle pu s'élever à cette notion d'une entité survivant à la destruction du corps ?

Pour expliquer cette croyance que l'on constate chez tous les peuples, on peut admettre qu'elle repose simplement sur des faits : d'abord sur les rêves dans lesquels les hommes voyaient des tableaux et des scènes leur rappelant la vie réelle : ensuite il est probable que les instructeurs provoquaient souvent des phénomènes et donnaient à leurs élèves la preuve de la survie en faisant apparaître après leur mort ceux qu'ils avaient connus. C'est ainsi que l'intelligence des premiers hommes put arriver à la compréhension des choses invisibles, et cette compréhension donna naissance à une croyance, à une foi, à une religion, et par suite à des obligations non seulement envers les êtres qui dirigeaient les forces de la nature, mais aussi envers les ancêtres disparus.

..

Tout cela, dira-t-on, n'est qu'hypothèse : c'est possible ; mais il ne faut pas oublier que les hypothèses sont des moyens provisoires de comprendre ; et à côté de l'hypothèse matérialiste qui prétend que l'homme a tout appris grâce au développement de ses cellules cérébrales, on peut en placer une deuxième : c'est que l'intelligence du nouvel habitant de la terre n'a pu se développer que sous l'influence de maîtres qui ont agi sur elle comme nous agissons sur celle de l'enfant.

L'Être humain, à sa première apparition sur ce globe, est moins qu'un enfant, car il n'a pas derrière lui de nombreuses existences vécues dans l'humanité qui lui auraient laissé quelques souvenirs : cet être a besoin de tout apprendre. Son instinct qui lui a suffi dans les autres phases de son existence, ne saurait lui suffire dans sa nouvelle. Son intelligence avait commencé à naître dans les règnes supérieurs de l'animalité : mais pour arriver à la claire compréhension des choses, il fallait qu'elle fût aidée : et elle ne put se développer que par l'éducation. C'est par l'éducation que nous la développons dans une limite très retreinte chez certains de nos animaux : chez le chien par exemple qui arrive à comprendre quelques-unes de nos paroles, et à exécuter des actes qu'il n'aurait jamais pu accomplir si on ne les lui avait patiemment enseignés.

Il en est de même chez l'enfant qui — sauf quelques rares exceptions qui ne peuvent s'expliquer que par la préexistence — resterait absolument ignorant de toutes choses, si nous ne développions pas chez lui la réflexion, la comparaison, le jugement, toutes les facultés de l'âme acquises dans les existences passées, et qui constituent l'Intelligence, c'est-à-dire le pouvoir de connaître.

Ce pouvoir de connaître, les premiers hommes le possédaient et quel-

que infime que fut cette faculté, elle les plaçait bien au-dessus de l'animal : et c'est ainsi que les instructeurs purent leur donner des connaissances que les autres êtres terrestres étaient incapables d'acquérir. Il est bien certain qu'il nous serait impossible de faire comprendre au plus intelligent de nos animaux les principes du Bien et du Mal, du Devoir et de la Justice. — Les hommes, quelque arriérés qu'ils soient, ont toujours le germe de certaines facultés qui les distinguent des autres êtres.

..

Parmi les nouveaux humains, les uns profitèrent plus rapidement que les autres des leçons qui leur étaient données, et surent développer les germes intellectuels et moraux qu'ils avaient apportés de leurs existences antérieures.

Pourquoi en fut-il ainsi ?

Nous nous trouvons ici en présence d'une grosse question qui a donné lieu à d'interminables controverses ; c'est la question du libre arbitre. Je ne la discuterai pas : elle est du reste résolue pour les spiritualistes qui ne sauraient admettre que l'homme, sans liberté et sans volonté, puisse être le jouet de forces inconnues ou des modifications de ses organes qui le déterminent fatalement à agir dans un sens plutôt que dans un autre.

Sans le libre arbitre, il n'y a ni morale, ni lois, ni société possibles : et si vous ne l'admettez pas, vous commettez la plus épouvantable monstruosité en frappant ceux que vous déclarez coupables suivant vos conventions sociales, et qui sont absolument irresponsables de leurs actes.

Le libre arbitre est incontestable. L'homme a au fond de sa conscience, le sentiment profond de sa liberté. Quand il réfléchit et qu'il descend au « fond de son *moi*, il constate que quels que soient les motifs, quelles que « soient les raisons, sa liberté a toujours le droit de choisir entre le bien et « le mal, entre son intérêt et le bonheur d'autrui. Ne voit-on pas tous les « jours des hommes même placés au dernier degré de l'échelle sociale, « accepter tous les sacrifices pour ne pas commettre un acte infâme ou « indigne ? » (*Le problème de l'au-delà*).

Il est donc naturel d'admettre que l'homme primitif jouissait comme nous de son libre arbitre, d'un libre arbitre certainement bien faible, bien restreint, comme celui que peut avoir un enfant. Il y a en effet de nombreux degrés dans la liberté et elle est toujours appropriée à l'avancement de l'Être ; elle grandit avec lui ; il peut toujours en faire usage. L'homme intelligent et instruit dispose d'une plus grande somme de liberté que l'ignorant. Le fou et l'idiot ne sont plus libres. L'homme en colère ou en état d'ivresse ne jouit plus momentanément de sa liberté : mais avant de donner libre cours à ses passions, il la possédait tout entière...

La liberté dont jouissait l'homme primitif, quelque restreinte qu'elle fût, devait lui suffire pour progresser dans la vie qu'il était appelé à mener.



La morale, c'est-à-dire la connaissance du devoir ou de la distinction entre le bien et le mal, devait être bien simple dans ces époques primitives, dans ces groupements d'êtres à peine sortis de l'animalité.

En quoi consistait le bien, en quoi consistait le mal ? Il est bien difficile de nous représenter la mentalité et l'état moral de l'homme des cavernes, de l'homme de l'époque quaternaire. L'unique préoccupation de cet être nouveau devait être de vivre, et de joindre ses efforts à ceux de ses semblables pour lutter contre tous les dangers de mort qui l'entouraient : et de cette nécessité de vivre durent naître des actes et des coutumes, — que nous considérons avec raison comme absolument barbares, — mais que l'on peut cependant expliquer.

Dans les immenses plaines incultes que parcouraient les premières hordes, déjà en luttes entre elles, lorsque le gibier venait à manquer, on mangeait les prisonniers que l'on avait faits à la horde ennemie.

Et cela se comprend : il fallait absolument vivre, et l'Être affamé ne devait pas faire de différence entre la chair de l'homme et celle de l'animal. En outre il eût été impossible de nourrir les prisonniers, il ne fallait pas que la tribu souffrit en nourrissant des bouches étrangères. On devait donc, pour ces motifs impérieux, les faire disparaître. — Là était le premier devoir, que l'on peut considérer comme un devoir social. — Lorsque les hommes, sous la direction de leurs Instructeurs, eurent appris à cultiver la terre et à domestiquer certains animaux, l'anthropophagie disparut. Il est à remarquer en effet qu'on ne la trouve plus chez les peuples sédentaires et chez les peuples pasteurs qui avaient leurs troupeaux pour soutenir leur existence.

Chez les nomades appelés à errer dans les déserts à la recherche de leur nourriture, on tuait les parents vieux et infirmes qui ne pouvaient plus suivre la tribu : et on les tuait, peut-être parce qu'ils étaient devenus des bouches inutiles ne pouvant plus rendre de services à la communauté, mais aussi parce que ne pouvant plus marcher, ils seraient tombés entre les mains des ennemis qui leur auraient fait subir de cruels supplices. Tuer ses parents était donc aussi un devoir ; — devoir familial et social : — et ces obligations étaient morales à cette époque. Celui qui ne les aurait pas remplies aurait fait le Mal.

Ainsi durent naître et se développer peu à peu chez l'homme de nouveaux sentiments, la solidarité, la pitié, la pitié filiale ; ces sentiments se traduisaient par des actes que nous ne comprenons plus aujourd'hui, mais ils n'en constituaient pas moins une différence considérable entre l'homme et

l'animal. Ce dernier peut manger son semblable quand il a faim : mais il ne songera jamais à le tuer parce qu'il croira ne pas pouvoir le nourrir, ou pour l'empêcher de tomber entre les mains du chasseur.

Comment donc expliquer chez nos premiers ancêtres cette éclosion de sentiments et d'idées qui devaient rester absolument inconnus aux autres habitants de la terre ? Peut-on croire, que ce sont les cellules dont je parlais dans ma précédente causerie qui se sont spécialisées pour donner naissance à ces sentiments, et qui, se spécialisant de plus en plus dans la suite des âges, seraient arrivées par le plus grand de tous les mystères à créer des génies et des criminels, des saint Vincent de Paul, des Tropman et des Pasteur ? Cette explication est absolument incompréhensible.

La présence sur la terre des hommes de génie et des idiots, des saints et des criminels, des bons et des mauvais ne peut s'expliquer que par les incarnations successives : et lors de sa première apparition sur la terre, l'Être, — je le répète, — ignorant de toutes choses, n'a pu progresser que parce qu'il a été aidé et instruit par des maîtres venant de mondes plus évolués.

Cette conception du développement continu de l'intelligence humaine par les vies successives et par l'aide des invisibles n'est plus une hypothèse pour les spiritualistes qui, par leur propre expérience, ont pu se convaincre de l'influence constante sur le monde terrestre, du monde de l'au-delà.

..

Avant de terminer cette causerie, je voudrais dire quelques mots sur les peuples encore si nombreux que nous voyons vivre dans un état des plus inférieurs, et qui paraissent avoir toujours vécu ainsi sans faire aucun progrès, sans pouvoir apporter la moindre amélioration à leur malheureux sort.

Comment expliquer ce fait ? — Pourquoi ces hommes ne sont-ils pas entrés comme les autres dans la voie de l'évolution ? Pourquoi des générations sans nombre se sont-elles succédé sans qu'aucune d'elles ait laissé à celle qui allait la suivre quelques connaissances, quelques idées qui auraient pu l'aider à sortir de la misère physique et morale dans laquelle elle allait vivre ?

La religion et la science sont également impuissantes à nous expliquer cet état.

Les prêtres catholiques et les pasteurs protestants sont évidemment très embarrassés pour concilier la notion d'un Créateur infiniment parfait, et la création incessante d'Êtres dénués de toute intelligence et de toute raison, destinés à brûler éternellement après avoir passé sur cette terre quelques jours de souffrances continuelles.

Les catholiques disent que les desseins de Dieu sont insondables, et qu'il faut s'en rapporter à sa bonté infinie. — Les protestants répondent, avec Luther et Calvin, que parmi les hommes, les uns sont appelés à être heureux, les autres à être malheureux, et que rien ne peut changer le sort des *Prédestinés*. Ces deux doctrines sont également inacceptables : l'une est trop vague, l'autre est monstrueuse.

On peut donc croire, en s'appuyant sur les idées spiritualistes, que ce ne sont pas des Êtres ayant déjà vécu parmi ces peuplades qui s'incarnent à nouveau au milieu d'elles. Il n'y a par suite aucun lien entre les générations actuelles et celles d'autrefois. Un renouvellement incessant s'opère chaque jour parmi elles par suite des morts et des naissances, mais ceux qui ont progressé ne s'incarnent plus dans ces milieux inférieurs qui par suite restent toujours au même niveau. Aucun progrès sérieux ne peut donc être fait, puisque la grande majorité de ces agglomérations d'hommes n'est formée que par des Esprits enfants qui commencent à entrer dans l'évolution humaine. Leurs progrès, sous la direction des Instructeurs invisibles, sont évidemment très lents : et ces instructeurs n'ont plus besoin, comme dans les premiers temps, de donner à leurs élèves des notions nécessaires à un meilleur genre de vie, puisque ces élèves, lorsque leur intelligence aura grandi, trouveront ces notions appliquées, quand ils s'incarneront sur d'autres points de la terre, dans des milieux plus évolués.

..

Il y a dans l'humanité — au point de vue intellectuel comme au point de vue moral, — une infinité de milieux formés par les esprits qui se réunissent par sympathie, et par la similitude de penchants, d'idées, d'aspirations et de développement spirituel et intellectuel. Ces réunions d'esprits constituent ainsi des familles, des tribus, des peuples qui présentent chacun des caractères distinctifs : et ces caractères, malgré les modifications apportées par la suite des âges, subsistent d'une façon générale parce que les mêmes esprits s'incarnent, — sauf bien entendu des exceptions, — dans les milieux où ils ont déjà vécu. Un des exemples les plus frappants de ces réunions d'esprits nous est donné par le peuple juif qui conserve à travers les siècles, non seulement son type particulier, — ce qui se comprend parce que les Israélites se marient le plus souvent entre eux, — mais encore toutes ses idées, toutes ses tendances, toutes ses qualités et tous ses défauts.

On peut comparer les milieux différents que nous remarquons sur la terre à autant de classes dans lesquelles les esprits, véritables élèves, viennent s'instruire, partant de la plus basse pour s'élever progressivement jusqu'à la plus élevée.

Parfois, pour des causes qui nous seront longtemps inconnues, des Êtres

peu évolués, encore barbares, viennent au milieu d'une civilisation relativement avancée : et alors nous voyons des hommes d'une férocité inouïe, commettant, avec une inconscience qui nous stupéfie, les crimes les plus horribles. Ce sont des monstres, disons-nous ; et nous cherchons l'explication de ces monstruosité soit dans l'œuvre d'un créateur, soit dans la conformation du cerveau de ces misérables. Ces recherches sont vaines ; et nous ne pouvons nous expliquer ces faits étranges que si nous admettons que ces êtres se sont égarés par suite de causes que nous ne pouvons connaître, dans des milieux beaucoup trop avancés pour leur mentalité.

..

Ces races très inférieures, celles dans lesquelles les Esprits qui déburent viennent s'incarner, disparaîtront forcément dans un avenir peu éloigné. Leur nombre diminue chaque jour, et jusqu'à présent la force brutale les a anéantis. Partout où les hommes que nous appelons civilisés se sont trouvés en présence des hommes primitifs, ils ont été sans pitié : et ils n'ont pas hésité à exterminer des peuples entiers pour se mettre à leur place. L'Amérique et la plupart des îles du Pacifique et de l'Atlantique n'ont plus que de rares autochtones ; ils ont disparu par le fer et par le feu.

Pouvait-il en être autrement ? — C'est probable. Les ministres de la religion du Christ, s'ils avaient compris leur mission, auraient pu peut-être empêcher ces crimes : mais les Catholiques dans l'Amérique du Sud, et les Protestants dans l'Amérique du Nord, furent également féroces. Il faut certainement tenir compte de la mentalité des hommes de cette époque qui n'est cependant pas bien éloignée de nous, et il est à remarquer que parmi les esprits avancés de la belle époque de la renaissance, aucun ne s'est élevé contre ces tueries.

La vie humaine ne comptait pas et les sentiments de pitié étaient complètement inconnus.

Ne jetons par l'anathème à nos ancêtres : conquérir un pays par la force brutale parce qu'il a des mines d'or ou qu'il assure des débouchés au commerce est encore aujourd'hui action licite et qui paraît au plus grand nombre toute naturelle et parfaitement honorable. Nous n'avons pas fait de grands progrès : et cependant un mouvement se dessine dans un nouvel ordre d'idées. On commence à comprendre que ce n'est pas par les pillages et par les massacres qu'on fait progresser les peuples, et les nations civilisées entrevoient le devoir qu'elles ont à remplir vis-à-vis des nations moins avancées qu'elles.

Il semble du reste que ce devoir leur sera imposé par la force des choses. La race jaune si longtemps pressurée et humiliée se réveille et s'organise. — Supérieure à la race blanche par le sentiment qu'elle a de la famille et

par les croyances religieuses, les tyrannies qu'elle a dû subir ont fait naître en elle l'Esprit national : et c'est, appuyée sur ces grandes forces morales la Famille, la religion et la patrie qu'elle se dresse aujourd'hui, désormais inattaquable, en face de ses éternels envahisseurs.

Et dans un avenir qui n'est peut-être pas très éloigné sait-on ce qui sortira de cet immense continent noir dans lequel nous avons la folie de vouloir nous installer par la force ? L'Afrique aux Africains est déjà un mot d'ordre que les chefs des grandes tribus du Sud font circuler dans les masses : et lorsque ces tribus jusqu'ici ennemies auront compris quelle puissance formidable leur donnera leur union, les Européens devront disparaître du continent. Ceci arrivera fatalement : et l'ère des conquêtes sanglantes, n'ayant d'autre but que le vol sous une forme ou sous une autre, sera définitivement close. C'est par d'autres moyens que les trois grandes races humaines arriveront à se connaître et que les plus avancées feront pénétrer chez les autres les véritables principes du progrès.

La France vient de donner deux grands exemples du rôle que doivent jouer les nations dans l'œuvre civilisatrice. Le Dahomey et Madagascar étaient, il y a quelques années, soumis au despotisme le plus barbare et le plus sanguinaire. Aujourd'hui, les populations de ces pays délivrées du joug épouvantable sous lequel elles étaient courbées, commencent, à l'abri de notre drapeau, à jouir d'une ère de paix et de tranquillité qui va modifier d'une façon complète leurs mœurs, leurs idées et les faire entrer dans la voie du progrès. Au Dahomey principalement le changement est des plus remarquables. Dans ce pays livré à la barbarie la plus complète, où régnait une férocité inouïe et la haine profonde de l'étranger, les mœurs se sont adoucies, les sacrifices humains ont disparu, les habitants ne vivent plus dans la terreur perpétuelle de la mort et des tortures, et les Européens peuvent circuler partout sans avoir besoin d'une escorte. Les générations qui viennent perdront de plus en plus leur caractère brutal et sauvage, et ainsi nous aurons favorisé le développement de ces Êtres humains en les aidant à gravir un échelon et en facilitant leur incarnation future dans des milieux moins arriérés.

C'est ainsi que l'on peut comprendre le rôle que les nations civilisées auront à remplir vis-à-vis des autres.

C'est ainsi que s'élèveront peu à peu, dans la suite des temps, les races inférieures. Quant à l'homme primitif, l'homme animal, il disparaîtra dans un avenir peu éloigné. Alors les esprits qui entrent dans l'humanité ne s'incarneront plus sur cette terre : Ils iront dans d'autres mondes faire leurs premiers essais de la vie, et lorsque leur éducation sera assez complète, ils viendront sur ce globe tout préparés à entrer dans la voie du progrès, et ayant la conscience qu'ils sont appelés à monter plus haut, toujours plus haut...

Ce n'est pas derrière nous, dans un Eden chimérique, que nous devons voir le bonheur de l'homme ; c'est en avant, et ce bonheur nous ne le devons qu'à nous-mêmes, et aux efforts toujours plus grands que nous ferons pour le conquérir.

(A suivre).

SENEX.

Ode sur la mort de Victor Hugo

Dite par Georges Voisin, le 20 mai 1906, au Panthéon, devant le tombeau du « Maître », en l'honneur de l'anniversaire de sa mort, célébré par la Société *Les Hugophiles*.

Toi qui voulais mourir quand renaissent les roses,
Le printemps te convie à ses apothéoses,
Puissant Victor Hugo, patriarche sacré !
Paris et l'univers fleurissent ta dépouille
Et devant ton cercueil la France s'agenouille,
Le visage éploré.

Tu meurs chargé d'hivers, ô penseur comme un chêne ;
C'est bien à toi, Titan, dont la tête déchaîne
La tempête sans frein de l'auguste Idéal.
Toi qui de la pensée escaladas la cime,
En un linceul de fleurs, comme un aigle sublime,
Pars avec floréal !

Les siècles disparus en longue théorie
Viennent pour t'escorter, muse d'airain pétrie,
Que l'esprit éternel forma pour les chanter ;
Napoléon du rêve à la paisible gloire,
Ton âme gigantesque en un cri de victoire
Vers Dieu semble monter.

Pleurez, femmes, enfants ; et toi, nature immense
Gémis, ton chantre expire ; et la tombe commence
A voiler son cerveau de son lugubre effroi.
Pourquoi donc t'en vas-tu, poète, notre père ?
Hélas ! la poésie en pleurs se désespère
Et réclame son roi.

C'est en vain : et déjà la pierre où tu sommeilles
Se referme sur toi ; mais là-haut tu t'éveilles
Couronné de lauriers parmi les bienheureux.
Les bardes ont perdu ton paternel asile ;
Ta voix où revivaient Juvénal et Virgile
S'est éteinte pour eux.

Dors content : on t'a fait de belles funérailles,
Rêveur qui soixante ans remuas nos entrailles ;
Le Panthéon sera l'éblouissant tombeau
Où nous viendrons toujours te saluer, ô maître,
Pour sentir en nos cœurs ta grande ombre renaître
Comme un divin flambeau.

Vaillant fils de ton luth nous te saurons comprendre
Poète-citoyen qui combattis pour rendre
Aux opprimés leurs droits, à l'art sa liberté.
Et quand nous vibrerons aux accords de ta lyre,
Sur nos fronts éblouis brillera le sourire
De ta sainte bonté.

Dors ! dans les temps futurs ton œuvre rayonnante
Éclatera partout comme une voix tonnante ;
Ton soleil glorieux bravera le néant.
Les hommes aimeront toujours ton harmonie
Et dans ce monde immense où plane le génie
Tu seras un géant.

Paris, 20 mai 1906.

JULIEN LARROCHE
Secrétaire des *Hugophiles*.

La Régression de la mémoire

Les expériences que je poursuis depuis bientôt trois ans sur des sujets magnétisés à qui je fais revivre des vies passées (du moins d'après leurs dires qu'il est fort difficile de contrôler) donnent une importance particulière aux phénomènes de *régression de mémoire* pendant la vie actuelle, phénomènes dont on a pu constater la réalité absolue, mais qui, jusqu'à présent, ont été seulement *observés* un peu au hasard. Je crois donc utile d'en réunir ici quelques cas que j'ai trouvés décrits çà et là en priant les lecteurs de la *Revue* de vouloir bien m'en communiquer d'autres s'ils en connaissent.

1^{er} CAS RAPPORTÉ PAR LE D^r HENRI FRÉEBORN (1)

Il s'agit d'une femme âgée de soixante-dix ans et qui, gravement malade par suite, d'une bronchite, resta en délire complet du 13 au 16 mars 1902, la raison lui revint ensuite peu à peu.

(1) *Lancet* de Londres, n^o du 12 juin 1902.

Dans la nuit du 13 au 14, on s'aperçut qu'elle parlait une langue inconnue aux personnes qui l'entouraient. Il semblait parfois qu'elle disait des vers; d'autres fois, qu'elle causait. Elle répéta à plusieurs reprises la même composition en vers.

On finit par reconnaître que le langage était l'hindoustani.

« Le matin du 14, l'hindoustani commença à se mêler d'un peu d'anglais; elle s'entretenait de la sorte avec des parents et des amis d'enfance, ou bien elle parlait d'eux.

« Le 15, l'hindoustani avait disparu à son tour et la malade s'adressait à des amis qu'elle avait connus plus tard, en se servant de l'anglais, du français et de l'allemand.

« La dame en question était née dans l'Inde qu'elle quitta à l'âge de trois ans pour se rendre en Angleterre, après quatre mois de voyage, avant qu'elle eût accompli sa quatrième année; jusqu'au jour où elle débarqua en Angleterre, elle avait été confiée à des domestiques hindous et elle ne parlait pas du tout l'anglais.

« A ce qu'il paraît, le 13, dans son délire, elle revivait ses premiers jours et parlait le premier langage qu'elle avait entendu. La poésie a été reconnue pour être une espèce de berceuse que les *ayahs* ont l'habitude de répéter aux enfants; en causant, elle s'adressait sans doute aux domestiques hindous; ainsi l'on comprit, entr'autres choses, qu'elle demandait qu'on l'emmenât au bazar pour y acheter des bonbons.

« On pouvait reconnaître une suite dans tout le cours du délire. D'abord il y fut question des connaissances avec lesquelles la malade avait été en rapport pendant sa première enfance; ensuite elle passa en revue toute son existence jusqu'à ce qu'elle fût parvenue, le 16 mars, à l'époque où elle se maria et eut des enfants qui grandirent.

« Il est curieux de constater qu'après une période de soixante-six ans, pendant laquelle elle n'avait jamais parlé l'hindoustani, le délire lui avait remémoré ce langage de sa première enfance. Actuellement, la malade parle avec autant de facilité le français et l'allemand que l'anglais; mais, quoiqu'elle connaisse encore quelques mots d'hindoustani, elle est absolument incapable de parler cette langue ou même d'en composer une seule phrase. »

2^e OBSERVATION DU D^r VIAL (1).

Cette observation est relative à une dame P..., âgée de trente-deux ans, hystérique et soumise à la méthode de resensibilisation successive par l'hypnose du D^r Sollier. « Dans son travail, dit-il, je l'ai amenée à l'âge d'un an; elle tétait, puis elle a eu sa convulsion à l'aller comme au retour, je veux dire à la régression comme à la progression de la personnalité. »

(1) D^r SOLLIER. *Phénomènes d'autoscopie*, p. 108.

3^e OBSERVATION DU D^r BAIN (1).

Il s'agit encore d'une malade âgée de vingt-neuf ans, morphinomane et soumise au même traitement. « Quand nous en eûmes fini avec le tronc, les viscères et les membres, nous procédâmes au réveil de la tête. Nous avons assisté à une régression de la personnalité, non pas en une seule séance, mais en plusieurs, à dix-sept ans en arrière : la malade se retrouvait à l'âge de douze ans, elle revivait toutes les périodes de sa vie mouvementée avec un dédoublement complet de sa personnalité. Cela nous entraînerait trop loin de donner, même en raccourci, l'histoire de la malade, histoire à laquelle nous assistions comme si nous avions tenu le récepteur d'un téléphone et écouté la conversation d'un seul interlocuteur : c'étaient les scènes de la vie d'une pauvre ouvrière qui se prostitue pour vivre, et qui, malade, s'adonne à la morphine ; compromise dans des vols, elle passe en jugement deux fois, purge à Saint-Lazare, puis à Nanterre, une condamnation à un an de prison ; scènes de famille, scènes d'atelier, scènes avec des amants de passage, heures de prospérité passagères, heures de misère consécutives, la vie à Saint-Lazare et à Nanterre. En janvier 1902, la malade quittait l'asile sur sa demande, très améliorée, sinon guérie ; elle avait beaucoup engraisié, dormait spontanément la nuit, était active et travaillait. Elle rédigea à notre demande une note où elle retraçait tous les incidents de sa vie. Cette note contrôlait tous les renseignements qu'elle nous avait fournis dans l'hypnose, en retrouvant sa sensibilité cérébrale. »

4^e CAS DE M. COTTIN (2).

Dans sa dernière ascension, le ballon le *Montgolfier* emportait M. Peron, président de l'Académie d'aérostation comme capitaine, et M. F. Cottin, agent administratif de l'Association scientifique française.

Parti d'un bond, le ballon était à 4 h. 24 à 700 mètres ; c'est alors qu'il creva et se mit à descendre plus vite qu'il n'était monté, et il s'engouffra à 4 h. 27 dans la maison n° 20 de l'impasse Chevallier à Saint-Ouen. Après avoir jeté tout ce qui pouvait compliquer l'accident, nous dit M. Cottin, « une espèce de quiétude, d'inertie peut-être s'empara de moi ; mille souvenirs lointains se pressent, se heurtent devant mon imagination ; puis les choses s'accroissent et le panorama de ma vie vient se dérouler devant mon esprit attentif. Tout est précis ; les châteaux en Espagne, les déceptions, la lutte pour l'existence, et tout cela dans l'encadrement inexorable imposé par la destinée... Qui croirait, par exemple, que je me suis revu, à vingt ans, sergent au 22^e de ligne... Je me suis revu, dis-je, sac au dos et chantant

(1) *Id.*, p. 105.

(2) Extrait de *Le Spiritisme et l'anarchie*, par J. Bouvery, p. 405.

sur la route, à Vendôme, par un beau soleil de printemps. Quelle netteté dans les détails ! A droite, mon ami d'enfance Le Loir ; au fond, dans le vallon, Cloys, le pays privilégié, et là-bas, Châteaudun... »

Ainsi, en moins de trois minutes, puisque les souvenirs ne se précisèrent qu'un peu après le commencement de la chute, M. Cottin vit toute sa vie défiler devant sa mémoire.

5^e CAS DE L'AMIRAL BEAUFORT (1).

L'amiral Beaufort, étant jeune, tomba d'un navire dans les eaux de la rade de Portsmouth. Avant qu'on eût pu le secourir, il avait disparu ; il se noyait. A l'angoisse du premier moment avait succédé un sentiment de calme et, quoiqu'il se tint pour perdu, il ne se débattait même plus. C'était sans doute de l'apathie, mais ce n'était certainement pas de la résignation ; car être noyé ne lui paraissait pas un sort fâcheux, et il n'avait aucun désir d'être secouru. D'ailleurs, nulle souffrance. Au contraire, les sensations étaient d'une nature agréable, participant de ce vague bien-être qui précède le sommeil dû à la fatigue.

Avec cet émoussement des sens coïncidait une extraordinaire surexcitation de l'activité intellectuelle (2) ; les idées se succédaient avec une rapidité incroyable, inconcevable. D'abord l'accident qui venait de se passer, la maladie qui en avait été cause, le tumulte qui avait dû s'en suivre, la douleur dont le pauvre père de la victime allait être frappé, d'autres circonstances étroitement associées au foyer domestique, furent le sujet de ses premières réflexions. Ensuite, il se rappela sa dernière croisière, voyage coupé par un naufrage, puis l'école, les progrès qu'il y avait faits, et aussi le temps perdu, enfin ses occupations et ses aventures d'enfant. Bref, la remonte entière du fleuve de la vie, et combien détaillée et précise ! Écoutez-le : « Chaque incident de ma vie traversait successivement mes souvenirs, non comme une esquisse légère, mais avec les détails et les accessoires d'un tableau fini ! En d'autres mots, mon existence tout entière défilait devant moi dans une sorte de revue panoramique ; chaque fait avec son appréciation morale, ou des réflexions sur sa cause et ses effets. De petits événements sans conséquences, depuis longtemps oubliés, se pressaient dans mon imagination comme s'ils n'eussent été que de la veille. »

(1) Extrait du *Journal de médecine de Paris*, cité par J. BOUVENY (*Le spirisme et l'anarchie*, p. 403).

(2) Plusieurs personnes ont affirmé que dans des chutes qui auraient dû être mortelles, non seulement la mort ne leur paraissait pas effrayante, mais elles ne souffraient pas des chocs terribles qu'elles recevaient, tellement leur pensée était portée sur les conséquences mortelles de la chute.

Tout cela se passa dans un temps dont on va apprécier la brièveté : le futur amiral fut repêché moins de deux minutes après sa chute.

6° CAS RAPPORTÉS PAR M. DE VARIGNY (1).

« Je connais, dit Goethe (dans une conversation avec Eckermann), le fait d'un vieillard, appartenant à la basse classe, qui, sur son lit de mort, se mit tout à coup à réciter des passages grecs d'une langue fort élégante. Comme on savait qu'il ne comprenait pas un mot de grec, la circonstance parut miraculeuse, et quelques personnes habiles l'exploitèrent aussitôt aux dépens des crédules. Malheureusement pour elles, toutefois, on découvrit bientôt que pendant sa jeunesse ce vieillard avait dû apprendre par cœur et déclamer du grec pour faciliter sa tâche à un élève de haute naissance, mais d'intelligence plus que médiocre. Il avait, de la sorte, acquis de manière purement mécanique une teinture de grec, sans d'ailleurs comprendre un seul mot de ce qu'il disait. Et ce ne fut qu'à son lit de mort, quelque cinquante ans plus tard, que ces mots vides de sens lui revinrent à la mémoire, et passèrent sur ses lèvres. »

Autre fait du même genre, cité par Coleridge, concernant un vieux forestier qui, ayant vécu toute sa jeunesse sur les frontières polonaises, n'avait guère parlé que le polonais jusqu'au moment où il se fixa dans un district allemand, où il ne parla plus qu'allemand pendant trente ou quarante ans.

Étant anesthésié pour une opération, ce forestier parla, chanta, et pria deux heures durant, rien qu'en polonais, langue dont il ne se servait absolument plus à l'état de veille.

ALBERT DE ROCHAS

RECTIFICATION

Le 17 janvier 1906, le rédacteur en chef de *Je sais tout* m'écrivait pour me demander si je serais disposé à écrire pour sa revue un article sur « les manifestations matérielles d'esprit et les matérialisations de pensée ».

Je lui envoyais en réponse, au commencement de février, un article intitulé *Revenants et fantômes*, où je résumais simplement la relation, publiée par Charles Richet dans les *Annales des sciences psychiques*, des expériences de la Villa Carmen, mais où je cherchais à montrer que la matérialisation plus ou moins complète d'un être humain n'était que la phase extrême d'une série de manifestations observées depuis la plus haute antiquité.

Entre l'envoi de ma copie et sa publication, parut un entrefilet qui fit le

(1) LES RÊVES ANCESTRAUX. Feuilleton scientifique du *Temps*, n° du 13 novembre 1902.

tour de la presse et d'après lequel c'était le cocher arabe du général Noël qui aurait trompé tout le monde à l'aide d'une trappe dissimulée dans le sol de la salle des séances. Cette nouvelle a été démontrée depuis complètement mensongère, mais la Direction de *Je sais tout*, induite en erreur, crut me rendre service en supprimant de mon article tout ce qui avait trait aux phénomènes observés à Alger ; malheureusement elle incorpora dans mon texte la photographie de Bien-Boa que je lui avais envoyée, en l'accompagnant de la légende suivante : « Ce fantôme, soi-disant du prêtre indien Bien-Boa, qui vient de faire parler beaucoup de lui, n'était qu'un habile faussaire. »

C'est contre cette légende que je tiens à protester.

N'ayant rien vu par moi-même, j'ai dû me faire une opinion, au moins provisoire, d'après les dires de ceux qui ont été plus ou moins mêlés aux phénomènes et je n'ai point hésité à croire plutôt les récits documentés d'hommes dont je connais la haute compétence et la probité scientifique, que les cancans d'un cocher renvoyé comme fripon, les déclarations d'une jeune fille habituée, de son propre aveu, aux mystifications, et enfin les imaginations de conférenciers qui n'ont assisté à aucune séance et me paraissent surtout avides de réclame.

La Direction de *Je sais tout* a du reste aimablement reconnu sa faute involontaire et publiera une note à ce sujet dans son prochain numéro.

ALBERT DE ROCHAS

Cas récent d'identité

Pau, 15 mai 1906.

Mon cher ami,

Je me hâte de vous adresser, après y avoir été autorisé un peu tardivement, le compte rendu d'un cas d'identité *post mortem* dont ma femme, deux dames anglaises bonnes amies médiums qu'il serait difficile de suspecter en l'espèce et moi avons été les témoins, le mois dernier. Je vous l'envoie donc encore dans toute sa fraîcheur. Puisse-t-il convaincre les incrédules dont le nombre diminue autour de nous et disparaîtra bientôt devant de telles manifestations qui vont se multipliant chaque jour.

Il vous sera indifférent de savoir que je communique le fait à une feuille anglaise, la *Revue Spirite* ne saurait s'en susceptibles.

Vous avez connu ici notre jeune et charmant ami Barclay qui s'est marié, il y a quinze mois à peine, avec une ravissante demoiselle des environs et, comme nous, vous avez ressenti une peine amère en apprenant qu'un

mois à peine après lui avoir donné une fillette adorable elle avait succombé à une péritonite aux environs de Perpignan chez ses parents où elle était allée faire ses couches.

Le 3 avril dernier, Barcy nous envoyait une lettre désolée nous apprenant que sa chère femme était mourante et, courageuse encore, la pauvre enfant avait eu la force d'ajouter au crayon ce post-scriptum navrant : Au revoir ! : Madeleine Barcy.

Le lendemain mercredi 4 avril elle avait quitté ce monde, laissant plongés dans une douleur immense son mari et sa famille.

Le dimanche suivant 8 avril, nous trouvant en la société de nos amies M^{mes} C... et D..., la pensée nous vint de faire du Ouija. Hélène eut l'idée de prendre la lettre du malheureux Barcy et de la placer sur la planchette, mais sans l'ouvrir.

Ma femme et moi songions naturellement à Madeleine avec le désir ardent qu'elle fût amenée vers nous par nos bons esprits, doutant toutefois qu'elle pût venir si tôt.

Hélène posa les questions en français, ce qu'elle ne fait jamais en présence de ces dames qui obtiennent les réponses en anglais bien qu'elles parlent correctement votre langue et les réponses furent données en français. Voici le dialogue textuel :

QUESTION. — « Madeleine Barcy peut-elle venir elle-même ou nous donner de ses nouvelles ? »

RÉPONSE. — « Oui. Restez toujours dans votre foi. (Réponse curieuse car elle avait été catholique fervente).

Q. — « Vous qui répondez, donnez-nous votre nom. »

R. — « Vous m'avez demandée. Je ne souffre plus. »

Q. — « Etes-vous Madeleine Barcy ? »

R. — « Oui. »

Q. — « Donnez-nous comme preuve un message pour votre cher mari. »

R. — « Je reviendrai lui parler, dites-le lui de la part de sa « petite Madeleine ».

Q. — « Quel est le nom de votre enfant ? »

R. — « Mon nom, mais, pour moi, elle sera toujours « ma petite Aimée ». »

Q. — « Donnez-nous une preuve d'identité pour votre mari. »

R. — « Je lui tiendrai parole, il saura. »

Q. — « Ce n'est pas une preuve, cela, citez un fait connu de lui seul. »

R. — (Après un long moment d'hésitation) « Alors, rappelez-lui mon rêve. »

Q. — « Un rêve récent ? »

R. — « Oui. »

Q. — « Où fîtes-vous ce rêve ? »

R. — « Dans la maison de ma mère. »

Q. — « Depuis la naissance de votre enfant ? »

R. — « Non, avant. »

Q. — « De qui avez-vous rêvé ? »

R. — « De moi-même. »

Q. — « Précisez bien, afin d'établir une preuve. »

R. — « Tout est beaucoup plus facile à comprendre qu'il ne semblait dans ce rêve... Séparation, une fausse idée ! »

Q. — « Parlez-vous toujours de votre rêve ? »

R. — « Oui. Mais mon idée était fausse que nous serions séparés. »

Là s'arrêta subitement la communication.

La suite vous donnera l'explication de ces réponses un peu évasives faites par un esprit qui est mort dans la douleur et reprend difficilement ses esprits.

Nous envoyâmes ce dialogue à Gaston qui était à 120 kilomètres d'ici. Nous ne comprenions pas la réponse de l'Esprit. « Ma fille a mon nom », or on nous avait annoncé comme nom de baptême Germaine et la mère s'appelait Madeleine.

Le 10 avril Barcy nous répondit : « Mes bons amis, je reçois votre communication et j'en suis profondément ému. Notre fillette s'appelle Germaine-Madeleine-Jeanne. Il y a quinze jours, j'étais allé pour mes affaires à Biarritz. A mon retour Madeleine me dit : « Si tu savais quel rêve affreux j'ai fait cette nuit. Quel cauchemar horrible ! Qu'il m'a fait souffrir ! J'ai rêvé que j'étais pour toujours séparée de toi, qu'il y avait entre nous un vide immense, large et profond... je ne sais quoi... qui nous séparait pour toujours ! Ne t'éloigne plus, dis, ne me quitte plus... j'ai peur d'un malheur !... Vous devinez mon émotion en lisant votre lettre.

Une chose nous frappa dans cette réponse de Gaston, c'est qu'il plaçait ce rêve comme ayant eu lieu après la naissance de son bébé.

Mais le 4 mai, il nous écrivait : Oui, le rêve de Madeleine est bien exact ; mais aujourd'hui que mes souvenirs sont plus précis, je me souviens qu'il eut lieu avant la naissance de Germaine... elle m'en fit part la veille de son accouchement. Si vous aviez vu son trouble, son émotion profonde en me le racontant. Il paraît que la veille, le cauchemar avait été terrible. Elle était encore angoissée le lendemain et sa mère en avait eu une véritable frayeur.

J'arrête, ici, mon cher ami, toute autre dissertation au sujet de ce fait.

Ce fut bien l'esprit de M^{me} Barcy qui vint nous visiter, et le rêve donné comme preuve de son identité ne pouvait naître ni dans l'esprit des médiums qui n'ont pas connu la pauvre morte ni son mari, ni dans celui d'Hélène, ni dans le mien.

Nous regrettons bien vivement que vous n'ayez pu être reçu à Londres par Cécil Husk et William's. Nous connaissons bien Husket c'est à l'aide de sa médiumnité, qu'il nous a donné, il y a quelques années, de bien belles matérialisations de parents et d'amis, entre autres celle d'un jeune homme mort depuis peu, nous disant son nom, ce qui était inutile ; car il possédait comme particularité une déformation très curieuse du visage, ce qui, même si le médium l'eût connu, eût été pour lui de toute impossibilité à imiter.

Votre idée d'aller seul à Londres est excellente. Arriver avec une si nombreuse société devait effrayer Cécil Husk qui est vieux et aveugle.

Quand vous serez décidé à aller à Londres, je vous donnerai une « letter of recommendation » pour C. Husk, et, si William's consent à venir passer un mois à Pau, il sait comment il sera accueilli, faisant d'avance le prix pour le voyage et le nombre de séances qu'il voudra nous donner.

Avec l'espoir de vous voir bientôt ici, Hélène et moi vous serrons la main cordialement.

D^r HOWARD DRAPER SPEAKMAN

Château Nirvâna,

Coteau de Gélos,

Pau (Basses-Pyrénées).

Dialogue entre l'Homme et l'Esprit

La *Revue Spirite* est heureuse de publier pour ses lecteurs les vers que lui adresse un jeune poète venu des derniers à la rédaction qui l'accueille avec plaisir.

M. Gaudette ne pouvait mieux choisir qu'en dédiant cette première gerbe poétique à Léon Denis dont l'âme est si pleine de poésie et qui a répondu naguère avec tant d'éloquence aux éloges que lui avait adressés un groupe de jeunes, fiers de marcher sur les traces du maître.

L. D.

A mon maître Léon Denis.

L'HOMME

... Le soir, la Vierge vogue au fil des fleuves lents,
abandonnant dans leur courant ses légers voiles,
et, tandis que sa voix monte en rythmes dolents,
comme des fleurs s'épanouissent les étoiles.

Lors, vers elles tendant ses bras éperdument,
elle veut leur beauté parure de la sienne,
et son désir est tel, que leur scintillement
sème d'or palpitant la nuit magicienne.

Mais les astres, qu'enchaîne un occulte Devoir,
avivent de trop loin son terrestre martyre,
et la Vierge se jette, avec un cri d'espoir,
dans l'eau, ciel plagiaire, où leur reflet l'attire...

Ma Pensée est pareille à la Vierge des soirs,
dont les bras sont dressés en geste de prière :
l'Idéal poursuivi brille au fond des cieux noirs,
mais je n'atteins jamais son foyer de lumière;

et c'est pourquoi, meurtri de mon incursion
au Pays décevant, refuge du Mystère,
je me laisse tomber, prisonnier de la Terre,
dans l'abîme où me bercera l'Illusion !...

L'ESPRIT

Ecoute-moi. La voix qui parle à ton oreille
n'est pas l'effet d'un songe vain :
Ami, je suis ton Guide, à tes côtés je veille
et te dirige par la main.

L'Illusion, c'est un suicide de l'âme,
un renoncement lâche aux luttes de l'Esprit,
un poison savoureux, un funeste dictame
par quoi la fleur divine en nos cœurs se flétrit.

Comme on voit l'opium, dispensateur de rêves,
dans son magique empire asservir la Raison,
ainsi, — lourde rançon de félicités brèves, —
l'Illusion nous rive au fond de sa prison;

et quand, pénible à tous, nécessaire, implacable,
entre le songe et toi surgira le réel,
tu ne sauras puiser dans le mal qui t'accable
la force de ne pas désespérer du Ciel!

Travail. Chaque effort, ici-bas vous libère
des entraves de chair que, dans l'antiquité,
l'Homme, encor ignorant de la bonté du Père,
subissait sous ces noms : Destin, Fatalité.

Aime. L'Amour que Christ prêcha sur votre globe,
n'est qu'un écho — très pur — du Sentiment divin :
par son infini même à vous Dieu se dérobe,
Dieu, l'Éternel Principe et la sublime Fin !

Sois l'ardent Pèlerin que l'Idéal fascine
et souviens-toi que, simple et belle en son éclat,
la Vérité, cherchée âprement, se dessine
devant les yeux ravis que l'Amour dessilla.

C'est elle que du fond des cieux où tu l'exiles
j'apporte en nourriture aux cœurs désenchantés,
afin que se fermant aux mirages stériles,
leur regard s'ouvre enfin sur les réalités :

∴

En des creusets de chair où ton âme s'épure,
à travers l'infini des mondes, tu parcours
le cycle du Progrès : pour nulle créature
la Justice de Dieu ne sévit sans recours.

L'âme s'endort esclave — et s'éveille princesse
au Royaume d'Amour, de Pensée et de Foi :
« Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse. »
Telle est l'inévitable et salutaire Loi.

∴

Jadis votre science a levé notre voile,
mais sur Isis le voile est retombé plus lourd.
Chassez donc le nuage ennemi de l'étoile :
l'Esprit qui souffle en vous ramènera le jour !

Sur cette sombre Terre une aurore se lève,
un grand frisson d'espoir traverse les humains.
Tous, secouant l'horreur d'un long et mauvais rêve,
vers notre Vérité tendront bientôt les mains.

Frères en Dieu dans l'universelle harmonie,
modelez-vous sur l'Homme idéal de la Croix.
Sereinement pensez à l'éternelle Vie.
Aimez-vous et priez. Croyez-en nous !

L'HOMME

Je crois !...

A. GAUDELETTE, mai 1906.

Examen critique des phases les plus importantes des phénomènes psychiques et des différentes théories émises.

Suite. — Voir le n° de février 1906.

PHÉNOMÈNES PHYSIQUES EXPLIQUÉS

Comme dans le cas des phases intellectuelles, dans les séances psychiques, de même aussi pour celles qui sont d'ordre physique, il y en a qui prétendent que si de pareilles manifestations peuvent s'expliquer par une hypothèse différente de celle qui préconise les moyens surnaturels, il n'y a pas lieu d'avoir recours aux esprits désincarnés. C'est ainsi que les coups frappés, le déplacement d'objets lourds, sans contact physique, peuvent être, dit-on, regardés comme de simples manifestations d'énergie psychique, mises en œuvre par le double invisible du médium, produisant de cette manière l'évidence d'une intelligence directe.

Reprenons maintenant l'examen des divers phénomènes de psychologie observés avec un médium.

1° *Le sujet de la communication est connu d'un ou plusieurs assistants.* — Les communications de cet ordre sont les plus communes. — On peut les expliquer par la théorie de la télépathie, théorie dont tous les spiritualistes bien informés admettent les explications pour la plus grande partie des faits.

2° *Le sujet de la communication est inconnu des assistants, mais il est connu d'une personne étrangère à la séance et après vérification, reconnu être exact.*

Pour les phénomènes de cette catégorie, la théorie de la télépathie ne peut être invoquée.

Le médium vous cite des faits, vous dit des choses qu'aucun membre de la séance ne connaît et auxquelles sans doute il ne croit pas d'abord, mais dont après vérification il est obligé d'admettre l'exactitude. — Le médium prétend avoir reçu ces communications des esprits de vos amis qui sont présents et qui connaissent ces faits ignorés de vous.

Le spirite accepte cette théorie comme étant exacte ; mais, le sceptique, lui, la rejette et l'explique de la manière suivante : Il nous dit qu'en plus de « l'esprit conscient », certaines personnes, si pas toutes, possèdent un « esprit subconscient ou inconscient », que ce « subconscient » est capable, a le pouvoir de se transporter partout dans le monde et d'y recueillir des renseignements qu'il communique ensuite à l'esprit « conscient ».

« L'esprit conscient » se rend compte des faits ainsi acquis, mais il n'a aucune connaissance, ni du comment, ni d'où ils sont venus. Il ne sait même pas qu'il existe une telle chose qu'un « esprit subconscient ».

Or, ajoute le sceptique, quand vous consultez un médium et que ce médium vous révèle un fait que vous ne connaissez pas, mais qu'après vérification, vous reconnaissez plus tard être la vérité, voici ce qui a lieu : « L'esprit subconscient ou subliminal », « l'égo » du médium, comme on le nomme parfois, s'en va faire une excursion au loin ; il parcourt l'espace, va d'un lieu à un autre jusqu'à ce qu'il arrive en contact avec un esprit qui possède certains faits. Le « subliminal ego » s'approprie tranquillement ces faits, puis il revient au lieu de séance et les communique à « l'esprit conscient » du médium. Celui-ci se trouve ainsi en mesure de communiquer ces faits aux membres présents à la séance et c'est ce qu'il fait sans tarder.

Telle est l'explication que donnent ceux qui n'admettent pas la théorie spirite.

Admettons, pour un instant, que cette théorie cherchée si loin et si incompréhensible soit vraie ; il y a lieu de supposer que le médium est un menteur, un imposteur, car, il vous dit invariablement qu'il a obtenu les faits qu'il vous révèle de vos amis de l'Au-delà qui sont présents à la séance et dont il vous fait description.

Or, de deux choses l'une : ou le médium dit un mensonge, ou c'est le « subliminal ego » lui-même qui en dit un au médium. Si le médium est sincère, honnête, il est étrange que « l'esprit conscient » étant franc, « l'esprit subconscient » du médium soit menteur et qu'il s'en revienne avec des renseignements inexacts sur des faits acquis. D'autre part, en supposant que le médium est de mauvaise foi, la question se pose et l'on se demande pourquoi les imposteurs, les personnes de mauvaise foi et les charlatans sont-ils les seuls qui possèdent ce pouvoir merveilleux de « l'esprit subconscient ». Comment se fait-il aussi que ce pouvoir attribué à « l'égo », de parcourir ainsi le monde pour y recueillir des faits chez d'autres esprits, ne soit l'apanage que des personnes qui se donnent pour médium ?

Les œuvres supposées de cet « esprit subconscient » donnent lieu à un grand nombre de questions auxquelles il serait intéressant d'obtenir une réponse.

De quelle source « l'esprit subconscient » reçoit-il la connaissance de la direction qu'il doit prendre pour obtenir des renseignements que ni le médium, ni les assistants ne possèdent ? qu'est-ce qui le pousse vers cet esprit particulier qui seul possède ce renseignement ? Qu'est-ce qui lui donne le pouvoir de voyager si loin du corps et de « l'esprit conscient » ? Comment se fait-il que ce phénomène de « l'esprit conscient » se produise si souvent en même temps que d'autres phénomènes psychiques et occultes que cette théorie est absolument incapable d'expliquer ? Comment expliquer enfin que cette faculté si remarquable que possède le « subliminal ego » de traverser l'espace et de recueillir des faits et des renseignements ne fût jamais

découverte ni même soupçonnée avant l'avènement du spiritualisme moderne ?

Nous laissons au lecteur le soin de répondre à ces différentes questions et nous passons à l'examen des communications qui appartiennent à la troisième catégorie.

Troisième catégorie. — Le sujet n'est connu ni de l'assistant, ni du médium, ni d'aucune personne vivante ; bien qu'après vérification les faits révélés soient reconnus fondés, exacts.

Prenons un exemple : Dans un de ses ouvrages, *Psychisme : faits et théories*, le révérend Minot I. Savage bien connu dans toute l'Amérique du Nord, comme auteur et conférencier, relate le fait suivant qu'il appuie de détails circonstanciés.

« Il y a quelques années vivait dans l'État de Massachusetts une dame avec ses deux fils âgés respectivement de quatorze et seize ans. Certain jour, en revenant chez elle d'une absence de quelques heures, elle fut surprise de ne pas revoir ses deux enfants qui avaient quitté leur domicile sans en prévenir leur mère.

La nuit vint, mais ils ne réapparurent pas. — Le lendemain, dès la première heure, la pauvre dame pleine d'inquiétude fit faire des recherches et les voisins aussitôt explorèrent les environs ; fouillant et remuant tout sur leur passage, sans trouver aucunes traces des deux fugitifs. Les angoisses de la mère étaient arrivées à leur paroxysme, lorsqu'elle se rappela que dans le voisinage se trouvait un étang sur les bords duquel on avait construit une cabane pour y garer des bateaux. — Elle envoya aussitôt dans cette direction des ouvriers qui virent flotter sur l'eau un bateau à rames qui était vide. Ils sondèrent le lac dans tous les sens sans rien découvrir. Bien des jours s'écoulèrent ainsi sans que la lumière vint éclaircir ce mystère et le bruit se répandit bientôt parmi les habitants du village que les deux jeunes gens s'étaient enfuis de la maison. Pourtant cédant aux sollicitations de la dame, on sonda de nouveau l'étang sans être plus heureux.

Sur ces entrefaites, celle-ci ayant communiqué ses chagrins à une amie, réussit à persuader cette dernière à se rendre à Boston pour y consulter un médium qui avait grande réputation, et qui pourrait peut-être la renseigner sur le sort de ses fils.

Il y a lieu de noter qu'aucune des deux dames ne croyait au spiritualisme, mais la situation étant désespérée, elles résolurent de recourir à cet extrême, leur dernier espoir.

L'amie se rendit donc à Boston, eut une séance avec le médium susdit qui lui raconta aussitôt toute l'histoire. Il lui dit que les deux garçons ayant aperçu un incendie, y étaient accourus, et qu'après, ils étaient allés auprès

de l'étang; qu'ils s'étaient glissés par un trou dans la cabane et qu'ayant découvert le bateau, ils y étaient entrés. Mais hélas! continua le médium, ce bateau n'avait pas été construit pour contenir deux personnes, il chavira et fit tomber dans l'eau les deux enfants qui se noyèrent; puis il désigna l'endroit exact où gisaient les deux corps. Ce n'était pas dans l'étang principal, mais dans une petite baie de côté où il y avait à peine de l'eau, qu'on pouvait traverser à gué.

Je les vois, ils sont couchés l'un près de l'autre, et en découvrant l'un, vous trouverez l'autre. »

Le médium finit son message en disant que c'était l'esprit du père des enfants qui était présent et lui avait donné ce renseignement.

L'amie s'en retourna chez elle, et quoiqu'elle ne fût pas du tout convaincue de ce qu'elle venait d'entendre, elle raconta l'histoire telle quelle. On fit aussitôt les recherches indiquées et l'on constata la vérité de la communication faite par le médium, à savoir: « qu'il y avait un trou dans l'un des côtés de la cabane et qu'il y avait eu un incendie le jour même de la disparition des garçons; il y avait aussi une petite baie, contenant peu d'eau, telle que l'avait décrite le médium. On se procura des cordes à crochets et on retira les deux corps qui étaient couchés à côté l'un de l'autre, à l'endroit désigné. »

— Qui donc avait donné ces renseignements au médium? Où celui-ci avait-il pu les obtenir? Pas une âme vivante ne connaissait les projets des jeunes gens; personne ne les avait vus, ni ne savait qu'ils étaient noyés dans l'étang qu'on avait sondé dans toutes ses parties, sans fruit; à tel point que l'hypothèse d'un accident avait été écartée de l'esprit de tous. Or, en admettant que le médium fût devenu en possession de l'accident survenu aux enfants, soit par télépathie, soit à l'aide de son « subliminal ego », cela n'aurait pas suffi pour qu'il pût désigner d'une manière aussi exacte l'endroit précis où gisaient les deux corps, fait qui n'était connu d'aucune âme vivante.

2° *Exemple.* — Voici un deuxième cas, non moins extraordinaire, relaté par M. Savage et qui le concerne personnellement.

« J'eus le malheur, dit-il, de perdre un fils âgé de vingt-quatre ans et que j'aimais éperdument. Certain jour, j'assistai à une séance de spiritisme donnée par la célèbre M^{me} Piper, et j'obtins par elle une communication de mon fils, conçue dans ces termes:

« Je voudrais que tu ailles jusqu'à ma chambre et que tu ouvres ma commode dans laquelle tu trouveras une quantité de feuilles de papier détachées. Parmi elles, il y en a que je désire que tu détruises immédiatement. » M^{me} Piper était en transe quand cette communication fut transmise. Elle ne connaissait pas mon fils et ne l'avait jamais vu. Quant à moi, ajoute

M. Savage, j'affirme, sur l'honneur, que mon fils ne m'a jamais parlé, ni de cette commode, ni des papiers qu'elle pouvait contenir. Je me rendis à ladite chambre, j'y vis la commode et y trouvai les papiers mentionnés. Ils avaient trait à certaines particularités intimes de la vie de mon fils ; il les avait mis sous clef pour les mettre à l'abri de toute indiscretion. Après en avoir pris connaissance, je les détruisis, car, pour rien au monde, je n'aurais voulu qu'on les découvrit.

Tel est dans toute sa vérité ce fait extraordinaire dont nul n'osera douter, connaissant le caractère de droiture et d'honorabilité de M. Savage.

— Où M^{me} Piper avait-elle puisé ces renseignements? Ces faits n'étaient connus que du fils de M. Savage, lequel était mort. Si c'est le « subliminal ego » de M^{me} Piper qui lui révéla ces détails intimes et tenus secrets, où et comment a-t-il pu s'assurer de leur exactitude? Il n'y avait pas un être vivant sur terre qui eût pu être le confident de ces secrets.

Pour quelle raison ce même « subliminal ego » viendrait-il affirmer que c'est le fils de M. Savage qui lui a transmis ce message? Pourquoi, en outre, le médium prétend-il toujours tenir les renseignements des Esprits et non pas des vivants?

Troisième exemple. — Un autre phénomène appartenant à la même catégorie nous a été signalé de Raleigh, ville de la Caroline du Nord (Amérique).

« Un nommé « Alston » y mourut, il y a deux ans, laissant une veuve et des enfants. Il avait fait un testament, mais en avait gardé le secret et personne au monde ne savait où il était, quoiqu'il y eût lieu de penser, comme il avait une certaine fortune, qu'il n'avait pas quitté ce monde, sans mettre ses affaires en ordre. On avait fait des recherches partout sans rien découvrir et on était sur le point de liquider la succession par voie légale, quand une dame, amie de la famille et médium d'une certaine réputation, suggéra l'idée d'interroger les esprits au sujet du testament du défunt. La séance projetée eut lieu et l'entité qui se manifesta déclara qu'en effet, M. Alston avait fait un testament et qu'en cherchant, on le trouverait dans un certain pupitre qu'elle désigna. Mais la veuve répliqua que ce pupitre avait été fouillé maintes fois et très soigneusement et qu'on n'avait rien trouvé. Sur quoi, la table répondit que le pupitre avait un double fond dans lequel se trouvait une enveloppe jaune contenant ledit testament. De nouvelles recherches furent faites qui vinrent confirmer le témoignage du médium. »

— Est-il possible d'invoquer dans ce nouveau cas l'hypothèse de la télépathie, d'une suggestion de pensée?

Ni le médium, ni aucun membre de la famille ne savaient qu'il y eût un testament; c'était un secret que le mari mort avait emporté avec lui dans la tombe. Quel est l'être mystérieux qui est venu révéler ces faits? N'est-il pas

évident que les théories de télépathie et de « subliminal ego » sont impuissantes à les expliquer et que le spiritualisme seul peut en donner la raison?

ÉCRITURE SUR ARDOISES OU PSYCHOGRAPHIE

Voici encore un genre d'expériences psychologiques des plus intéressants, qui lève tous les doutes et défie toute critique.

Vous achetez deux ardoises semblables à celles dont se servent les écoliers dans leurs classes, vous vous assurez qu'elles sont bien propres et puis vous mettez entre les deux un petit bout de crayon pour écrire. Comme moyen de contrôle, écrivez votre nom à l'intérieur, sur chacune des ardoises. Ceci fait, ficelez et nouez les deux ardoises placées l'une sur l'autre et pour plus de sécurité, attachez un cadenas à la corde. Ainsi armé de vos deux ardoises, rendez-vous chez un médium psychographe, dont vous connaissez l'honnêteté et demandez-lui une séance d'écriture sur ardoises. Vous vous asseyez auprès d'une table, en pleine lumière du jour, en conservant les ardoises par devers vous, sans les perdre un instant de vue, vous mettez ensuite les ardoises ainsi que vos mains sur la table et vous attendez que le phénomène se produise. Le médium, qui est seul avec vous dans la chambre à laquelle personne n'a accès, pendant toute la séance, va, vient et s'entretient avec vous des choses de l'autre monde. Vous ne tardez pas à entendre le crayon gratter à l'intérieur des ardoises, jusqu'à ce qu'enfin, — après vingt, trente minutes d'attente, — tout bruit cesse et que trois coups frappés dans la table viennent vous annoncer que la communication est terminée. Aussitôt vous prenez vos ardoises, vous les détachez et vous trouvez, inscrites sur les deux surfaces intérieures, plusieurs communications d'écritures différentes, émanant de quatre ou cinq de vos amis de l'autre monde, avec leur signature lisiblement tracée. Vous vous assurez tout de suite, si votre nom se trouve encore à la place où vous l'avez écrit avant de commencer l'expérience, pour voir s'il n'y a pas eu substitution d'ardoises.

Vous pouvez rendre l'expérience encore plus difficile et plus probante en agissant de la manière suivante :

Entre les deux ardoises que vous avez achetées, comme il est dit plus haut, mettez une enveloppe de lettre dans laquelle vous avez placé au préalable, cinq, six... feuillets de papier sur lesquels vous avez écrit des questions à une personne décédée, avec le même nombre de feuillets blancs pour y inscrire les réponses et vous y joignez un bout de mine de plomb; vous fermez ensuite les ardoises comme il a été dit plus haut; et à l'ouverture de l'enveloppe, quand l'expérience est terminée, vous trouvez les feuillets laissés en blanc couverts d'écriture au crayon et le bout de crayon disparu. Les réponses données correspondent exactement à ce que vous attendiez; elles reflètent le caractère de l'ami que vous avez connu, et de plus, c'est l'écri-

ture qu'il avait de son vivant; même tournure de phrases, même élévation de pensées et pureté de style. En un mot, vous ne doutez pas un seul instant, que ces communications ne viennent de l'être bien-aimé que vous avez perdu.

Quel est l'agent mystérieux qui a opéré toutes ces merveilles?

D'où sont venues ces communications? Et cette écriture identique, comment l'expliquer?

— L'exemple que je viens de citer m'est personnel et le compte rendu de deux séances de psychographie des plus remarquables que j'ai eues en 1897, aux mois de juin et de septembre, avec Miss Bangs de Chicago a été donné *in extenso*, dans les *Annales des sciences psychiques* de mars-avril 1898.

Dans la deuxième séance de septembre, une des fleurs roses faisant partie d'un bouquet de fleurs de pois de senteur, de couleurs blanche, rose et rouge qui se trouvait dans un vase sur la table où j'avais posé les deux ardoises, à ma droite et tout près de moi, passa, sur ma prière, dans l'intérieur de l'enveloppe de la lettre mise entre les ardoises. Cette fleur avait toute sa fraîcheur et son parfum, comme si elle venait d'être cueillie, quand je l'enlevai de la lettre.

2^e Autre expérience avec Miss Bangs. — M. C. D. Clark, juge au tribunal civil de Painesville-Ohio (États-Unis d'Amérique), dont l'honorabilité et la bonne foi ne peuvent être contestées, eut avec l'une des deux sœurs Bangs une séance du même genre. Le juge raconte qu'il avait apporté avec lui deux ardoises qu'il avait fait river ensemble hermétiquement, et qu'au-dessus de ces ardoises il en avait mis deux autres appartenant au médium et entre lesquelles il avait placé une enveloppe de lettre contenant une lettre à son fils, décédé depuis peu, avec du papier blanc pour recevoir la réponse. Ensuite, il avait demandé si les esprits avaient le pouvoir de faire passer ces lettres, des ardoises du médium dans les siennes; et que le médium consentit à en faire l'expérience. Après environ une demi-heure d'attente, trois coups furent frappés dans la table annonçant que l'expérience était terminée. Il enleva l'élastique des ardoises données par le médium et fut surpris de ne pas y trouver la lettre qui y avait été mise; il emporta avec lui, les deux ardoises qui lui appartenaient, en fit détacher les écrous et les cachets et y trouva en effet, la susdite lettre qui contenait à l'intérieur la réponse faite par le juge, en présence de témoins.

M. Clark déclare qu'il avait toute sa présence d'esprit à l'heure où la séance eut lieu, qu'il n'avait jamais vu M^{lle} Bangs et qu'il n'était pas connu d'elle; et qu'enfin il est prêt à faire le serment que le contrôle des ardoises a été fait par lui d'une manière rigoureuse et complète, et qu'enfin les ardoises n'avaient pas quitté ses mains, un seul instant.

— La théorie de la télépathie peut-elle expliquer ces phénomènes ?

Comment le « subliminal ego » du médium a-t-il pu faire passer d'une part, cette fleur de pois de senteur, dans les ardoises et la lettre du juge Clark des ardoises du médium dans les siennes ?

— Vous parlerai-je des manifestations psychiques merveilleuses obtenues par le professeur Fred. Evom de San-Francisco (Amérique du Nord) ?

Des milliers de personnes ont pu constater ses dons d'écriture directe, d'écriture automatique, de clairvoyance.

Non seulement les circonstances dans lesquelles la médiumnité d'Evom garantissent une origine extra-humaine, mais aussi le contenu des communications et parfois le caractère de l'écriture.

C'est ainsi qu'il donna, certain jour, une séance dans un cercle privé ; la plupart des assistants ne connaissaient pas le médium et par mesure de précaution leurs noms ne lui furent pas révélés. Tous, sauf deux, obtinrent néanmoins des communications de parents ou d'amis défunts. Après qu'on eut soigneusement lavé les ardoises et mis deux bouts de crayon entre les deux surfaces, on cacheta les bords avec de la cire. Puis, on les lia à l'aide d'une ficelle et on les suspendit à un bec de gaz. Bientôt on entendit nettement le mouvement rapide des crayons ; après quatre minutes, de légers coups indiquèrent que l'opération était terminée. Les ardoises furent détachées, on ôta la ficelle et les cachets, et l'une des surfaces fut trouvée remplie de communications s'accordant avec le degré de culture intellectuelle de ceux dont elles émanent. Ce qui démontre péremptoirement l'authenticité de cette écriture directe, c'est que Evans ne savait pas d'avance qui assisterait à la réunion ; il ne pouvait donc avoir préparé les ardoises.

Non moins significatif est le témoignage apporté par le professeur Alfred R. Wallace, le savant anglais.

Dans une séance donnée par Evans, il reçut non seulement des communications en écriture directe sur ardoise, dans des conditions semblables à celles décrites plus haut, mais aussi lorsqu'il demandait s'il pouvait également obtenir de l'écriture sur papier, l'Esprit-contrôle John Gray le pria d'enlever six feuilles dans un carnet de notes qui se trouvait sur la table et de le déposer, avec un morceau de fusain, entre les deux ardoises. Ceci fait, les forces occultes se mirent à l'œuvre. Cette fois, les papiers ne montraient aucune écriture, mais sur chacune des six feuilles se trouvait dessiné un portrait dont cinq furent aisément reconnus pour être ceux de D. D. Home, Dr Benjamin Rush, Dr Robert Hare, Jonathan Pierpont et M^{me} S. F. Breed, tous spirites de marque. Le sixième portrait ne fut pas reconnu.

Dans une autre séance, on obtint également de l'écriture directe dans une ardoise double qu'avait apportée le frère du professeur, M. John Wallace. Sur l'une des surfaces, on lut une communication de John Gray, sur l'au-

tre, un message signé : « T. V. Wallace », le nom du père défunt du Professeur.

Relativement à cette séance, M. le professeur Alfred R. Wallace, écrit, le 28 avril 1900, à M. A. J. Rotteveel à La Haye : « Le rapport de la séance donnée par M. Fred. Evans, rédigé par M. J. J. J. Owen, est parfaitement exact. Je possède encore les ardoises avec l'écriture directe et les dessins et je possède aussi les feuilles de papier sur lesquelles, à ma demande, ces dessins furent faits. Tout se passait dans des conditions offrant les meilleures garanties ; je considère les faits comme réels et leur authenticité est absolument au-dessus du moindre soupçon pour tous ceux qui en furent témoins.

Je crois en avoir dit assez pour prouver à mes lecteurs que pour ce genre de phénomènes, comme pour les précédents, la théorie spirite est la seule qui réponde à toutes les objections qui peuvent être soulevées, quant à sa réalité.

(A suivre).

Prof. C. MOUTONNIER.

Nice, le 2 mars 1906.

PAGES RETROUVÉES

L'ABBÉ BORNAVE *

XVII

Le lieutenant-colonel Gassias qui commandait alors le détachement d'infanterie de marine et les troupes de notre petite colonie de l'Océan Indien, avait installé sa demeure dans l'une des plus jolies maisons du quartier de la Rivière, au bout de Saint-Denis, et n'avait que le pont à passer pour gagner la caserne. Un jardin ombré permettait à M^{me} Gassias, jolie créole des Antilles, et à ses trois enfants, une fille de seize ans, M^{lle} Geneviève, et deux plus jeunes fils, le séjour presque constant à l'abri de quelques grands arbres. Une table à ouvrage y était installée autour de laquelle l'aimable famille était réunie et où, bien souvent, les officiers en visite trouvaient un accueil qu'aucun d'eux n'a oublié. Sorti de Saint-Cyr en 1853 le colonel avait fait la campagne de Crimée puis celle du Mexique et, fatigué par de nombreuses colonies, il n'aspirait qu'à voir arriver une retraite qu'il aurait sollicitée déjà s'il n'eût songé à l'éducation de ses deux bambins venus un peu tard.

C'était un excellent homme, un chef bienveillant avec les hommes mais exigeant beaucoup de ses officiers avec qui, en dehors du service, ses rela-

* Voici les numéros de septembre, octobre, décembre 1905, mars et mai 1906.

tions étaient simplement paternelles. Presque chaque jour il montait à pied faire le rapport au quartier où il se rendait quelquefois en voiture. On ne le vit à cheval que pour la revue du 15 août et dans une nuit d'incendie ; aussi les soldats disaient-ils : « Ah ! que je voudrais être le cheval du colon ! » Parfois, le matin quand on entendait quelques coups de canne légèrement frappés au « barreau », on savait que c'était le colonel Gassias qui venait en vieux camarade voir ses officiers. Plein d'expérience, il laissait toujours avec la discrétion d'un homme bien élevé le temps de faire disparaître du petit salon certaines bottines ou toilettes brodées qui n'appartenaient pas à son lieutenant et dénonçaient quelque visite un peu prolongée, et, lui étant arrivé plusieurs fois d'apercevoir quelque forme vaporeuse enveloppée de rose ou de bleu disparaître sous les palmiers ou derrière les charmillles d'ibiscus, il avait dit avec un bon sourire : « Et moi aussi j'ai été sous-lieutenant ! »

Donc il entra un matin chez le lieutenant Maurice Vallas tout à la fois en colonel et en père. « Pouvez-vous me recevoir, mon cher lieutenant ? » — « Certainement, mon colonel, et si vous me trouvez en tenue, prêt à sortir, c'est que j'attendais vos ordres du rapport pour me rendre à votre bureau. » — « Alors, ne vous dérangez pas, permettez-moi d'allumer un cigare et causons. Il est donc avéré que Cupidon vous attendait au coin d'un bois pour vous décocher un de ses traits perfides, et que vous êtes amoureux de l'une des plus jolies filles de Saint-Denis. Toutes mes félicitations, mon jeune camarade, vous l'aimez, elle vous paie de retour et, naturellement, vous demandez sa main... Cela c'est de votre âge, mais hélas, ce n'est pas tout, mon bel officier, il faut aussi demander ce qui est indispensable à cette jolie main si vous tenez à ce qu'elle reste blanche et satinée, cela signifie que cette main doit soutenir un sac plus ou moins pesant contenant l'or de sa dot. Votre cœur a demandé M^{lle} Eveline S..., votre tête a-t-elle songé à demander la valeur de cette dot ?

— « Mon colonel, en rencontrant M^{lle} Éva dans le monde, il m'a semblé la voir toujours entourée d'un certain luxe, et jamais je n'aurais osé... » — « Heureuse jeunesse, s'écria le colonel en riant, mais il est de mon devoir de venir vous dire, puisque vous m'avez fait part de cette demande en mariage verbale, que la loi militaire exige qu'elle soit suivie, dans la quinzaine, afin que le courrier puisse les emporter, d'une demande que je vous promets d'appuyer favorablement auprès du Ministre de la Marine, demande dont le capitaine major vous soumettra le modèle réglementaire et d'un projet de contrat rédigé par le notaire de la famille établissant l'apport de la future en espèces monétaires sonnantes, roulantes, trébuchantes et ayant cours. Cet honnête tabellion doit, en outre, aux colonies, remettre au chef de corps qui transmet la demande à M. le Ministre de la Marine, un certificat de

dépôt à la caisse des hypothèques ou à celle des Dépôts et Consignations d'un titre ou d'une somme dont le minimum a été très sagement fixé à 30.000 francs. Veuillez donc, mon cher ami, avant de faire une demande inutile, déléguer le chef qu'il vous plaira ou deux de vos camarades afin d'aller trouver le notaire de votre futur beau-père, ou le papa lui-même à son bureau. Si, cependant, vous vous sentez assez courageux pour étudier vous-même la « configuration du terrain » au point de vue de l'attaque et de la défense, dit en riant le colonel qui aimait à donner une couleur militaire à ses arguments, vous pouvez « lever les plans » vous-même. A moins que, mon cher lieutenant, vous n'ayez assez de fortune personnelle pour reconnaître la dot réglementaire à votre fiancée, acte généreux qui lèverait toutes les difficultés ? »

— « Non, mon colonel, je ne puis me permettre cette prodigalité, ma famille est dans une modeste aisance en vivant des produits d'une belle ferme que mon père, en mourant, a laissée prospère et que mon frère Henri dirige avec habileté, mais j'ai moi-même une sœur à marier, et, comme en entrant au séminaire où l'on me destinait à l'état ecclésiastique, j'avais tacitement abandonné ma part à ma sœur, je chagrinerai ma vieille mère en la réclamant. »

— « Je vous approuve, mon cher lieutenant, et je vous quitte ; si M^{lle} S... a une dot, vous l'épouserez dans trois mois, le temps nécessaire à la transmission et au retour de la demande en mariage. Dans le cas contraire, toute démarche serait inutile, et vous n'obtiendriez qu'un refus ministériel. »

Après le départ du bon colonel Gassias, Maurice Vallas demeura songeur et anxieux, sa chère Eva n'aurait-elle point de dot ?... « Chère aimée, pensait-il, je ne lui demande pas la fortune et je sens que je l'aimerais pauvre, mais si elle m'était refusée, si une barrière allait s'élever entre nous ! » A cette pensée, il s'assit, laissant tomber son front dans ses mains, et une image lointaine et chère encore apparut à son esprit. Il revit un instant la douce fille blonde, cette petite Rose Béraben qui lui avait donné son cœur et qu'il avait dédaignée... La pauvrete lui avait été fidèle deux ans, et petit à petit elle avait fini par l'oublier et s'était promise à un autre. Ce souvenir était accompagné d'un remords et avait plongé le jeune officier basque dans une sensation de tristesse qu'il eut de la peine à chasser.

— « N'y pensons plus, dit-il en secouant ses pensées, puisque j'ai changé toute ma destinée, ne quittons plus le nouveau chemin, il y a sans doute de belles fleurs à y cueillir ! Allons trouver Lionnet et Lhôtelier. »

XVIII

— « Mon cher Lionnet, je viens vous prier de me rendre un grand service, allons chez Lhôtelier, je vous expliquerai chez lui ce que j'attends de

vous deux. » Arrivés chez ce dernier : « Je n'ai pas de secrets pour vous, dit-il, eh bien, vous n'ignorez pas qu'autorisé par M^{lle} Eveline S., j'ai vu ses parents hier et que j'ai eu le bonheur de me voir accorder la main de celle dont, depuis six mois, je ne faisais mystère à aucun de vous de désirer la main. Le service que je vous demande, mes chers camarades, fort délicat pour moi, très facile pour vous, est d'aller chez M. l'ingénieur S., lui demander de ma part. (j'aimerais mieux qu'il pensât que la question vient du colonel), s'il m'autorise à adresser dès aujourd'hui ma demande en mariage au Ministre de la marine ?... il comprendra. » — « Dans le cas contraire, mon cher Vallas, lui dit en souriant Lionnet, c'est moi que vous chargez de mettre devant lui « les points sur les i » ; c'est bien ; venez-vous, L'hôtelier ? Si vous preniez votre flûte pour adoucir le beau-père ? »

Une heure après, les deux amis de Vallas faisaient remettre leurs cartes à l'ingénieur colonial par l'indien de planton et se voyaient aussitôt accueillis par un homme aux manières affables et fines. — « Notre mission, toute délicate qu'elle puisse paraître à vos yeux et aux nôtres, monsieur, est des plus simples. Vous avez fait à notre camarade le lieutenant Vallas l'honneur de lui accorder la main de M^{lle} votre fille, et nous sommes chargés de vous prier de vouloir bien mettre le comble à son bonheur en lui assurant qu'il peut faire parvenir sans retard à M. le chef de corps, qui doit les transmettre par le prochain paquebot à S. E. le Ministre de la marine, toutes les pièces relatives à sa demande de mariage.

— Certainement, messieurs, ma parole est donnée.

— Toutes les conditions y doivent être nettement stipulées, monsieur l'ingénieur ; il est donc essentiel que votre notaire remette au colonel le projet du contrat de mariage établissant l'apport de la future conjointe, en un mot, le chiffre de la dot de M^{lle} votre fille.

— Voilà tout, dit doucement le lieutenant L'hôtelier, qui ne voulait pas jouer un rôle tout à fait inutile... voilà tout.

— Messieurs, il n'a pas été parlé de dot avec M. Vallas ; je comptais bien sur sa visite prochaine, et je sais qu'elle eût peu tardé, dit en souriant le père ; je lui eusse dit ce qu'il n'ose pas demander lui-même, c'est que je promets à Eva une rente de 3.000 francs, ce qui, vous le voyez, messieurs, est plus beau qu'une somme de 30.000 francs qui, en France, leur donnerait à 3 et 1/2 un maigre intérêt de 1050 francs.

— Reconnaisant, monsieur l'ingénieur, la générosité de votre promesse, nous n'avons qu'à nous retirer et nous connaissons trop la délicatesse de votre futur gendre pour ne pas être certains qu'il sera satisfait.

— Oui, ajouta L'hôtelier qui voulait placer son mot... Oui, Vallas sera content, mais le colonel... qu'en pensez-vous, Lionnet ?

— Notre mission est terminée, le colonel examinera les pièces avant de les

transmettre. Nous n'avons plus à insister ; cependant, monsieur l'ingénieur, je dois vous dire que, dans ces conditions, toutes généreuses qu'elles soient, le colonel ne pourra transmettre un tel projet de mariage.

— Impossible, ajouta le calme Lhôtelier, ... pas réglementaire.

— M. le colonel agira comme il l'entendra, messieurs, je vous ai dit mes conditions.

— Certes, notre ami Vallas n'aurait qu'à s'en louer s'il était médecin ou avocat, mais comme officier il doit produire un contrat établissant non des promesses, mais une donation.

— Donation reste, promesses volent, ajouta Lhôtelier froid et poli, c'est ce que le législateur militaire a pensé.

— Mon camarade dit vrai, monsieur ; quelque belles que soient des promesses, elles sont subordonnées à un événement imprévu qui peut en arrêter l'exécution, surtout lorsque la rente desservie à un enfant dépend non d'une fortune capitalisée, mais d'une situation aléatoire que peut faire cesser la retraite par exemple...

— Ou même la mort, dit Lhôtelier, complétant d'un air lugubre la pensée de Lionnet.

— Aussi le ministre n'exige-t-il que le dépôt d'une somme de 30.000 fr. ou une hypothèque de même valeur sur les propriétés que vous pouvez posséder.

Ces dernières paroles dites avec fermeté par Lionnet ne semblèrent pas être goûtées par l'ingénieur colonial qui songeait à son autre fille et répondit avec son affabilité invariable :

— « J'aime tendrement mes deux filles et je n'aurais pas voulu refuser à Éva l'homme qu'elle a choisi pour époux ; M. Vallas, jeune officier, bien fait et bien élevé, je dois le reconnaître, me semble avoir de l'avenir, et, en lui accordant sans observation la main d'Éveline, sans promesse immédiate d'une dot, j'ai désiré, je vous en fait loyalement l'aveu, laisser s'écouler les quelques mois qui me semblent nécessaires pour donner à cette affection le temps de s'affermir, et pour me permettre de mettre en valeur quelques terres et deux villas que je possède, afin de constituer légalement la dot de chacune de mes filles.

— Compris ! murmura le lieutenant Lhôtelier, très sage !

— Je vous ouvrirai mon cœur paternel, messieurs, en vous avouant que j'avais toujours espéré qu'Éva épouserait un jeune avocat du barreau de la ville, un de ses amis d'enfance, aimable et assez fortuné, que je n'ai pas besoin de vous nommer, ce qui serait un fait accompli sans la venue de ce bel officier. Ne voyez là, messieurs, aucune récrimination de la part d'un père qui aurait, je pense, le droit d'en traduire quelques-unes. Je me plais à reconnaître que les deux prétendants sont de valeur égale, cette

fois la toge cède le pas à l'épée, je n'oppose aucun refus, laissant à la Providence le soin d'exécuter ses volontés.... Mais, je vous dois avouer que....

— Que vous eussiez préféré la toge, répondit Lhôtelier, l'ennuyeuse question de dot eût été écartée.

— Cela est fort exact, lieutenant, mais une autre considération que vous comprendrez tous les deux, guide aussi mon cœur de père. Nos jeunes filles créoles ont toujours eu un penchant irrésistible pour l'épaulette ; mais hélas ces jeunes et brillants officiers nous emmènent nos enfants pour longtemps... même pour toujours, tandis qu'un jeune avocat, un notaire, un médecin, garde près de nous les objets de notre amour.

— Sincère et tendre, monsieur, je vous approuve, dit le bon Lhôtelier, nous n'avons qu'à retourner dire à Vallas d'être patient afin de mériter la palme.

— Vous nous permettez de rapporter notre conversation à notre ami ? ajouta Lionnet.

— Certainement, messieurs, en l'assurant de nouveau de toute mon affection.

Et, serrant la main des deux officiers, M. S... les reconduisit au jardin où il les salua en souriant.

En entrant chez Vallas qui attendait avec une impatience que l'on doit comprendre, le retour de ses deux amis. — Tu n'es pas près d'épouser ta belle, lui dit, avec sa rude franchise Lhôtelier qui avait été soldat et sergent avec Vallas, à moins que tu ne la dotes toi-même. Le papa lui assure une rente de 3.000 francs jusqu'à sa retraite, et à sa mort, n i ni, c'est fini. Ecoute-moi, Maurice, pas de dot, pas de « conjungo », pas d'argent, pas de Suisse. Excellent homme, ton futur beau-père, mais si Lionnet s'est conduit chez lui comme un brillant capitaine rapporteur et un véritable avocat — je ne vous connaissais pas de cette force-là, Lionnet — moi, pendant ce temps-là, j'étudiais le « Pater », et j'ai vu clairement que s'il veut rester « dur à la détente », c'est-à-dire faire attendre la dot, c'est qu'il regrette que ton rival, M. Edgar de V..., qui est pourtant un bon cavalier, n'ait pas pris l'avance nécessaire pour sauter le fossé avant toi.

— Tu as raison, lui répondit Vallas en pâissant et en mordant sa fine moustache, mais ce bel avocat ne sera jamais le mari d'Eveline, moi vivant !

XIX

J'entends, de cette table à laquelle je relis et transcris pour mes lecteurs ces vieilles pages retrouvées, des réflexions qui ont un grand fonds de

raison : toutes ces histoires passées sont pour nous dénuées d'intérêt... encore, si elles étaient bien écrites, mais, sont-ce là des leçons de spirisme ? Oui, mes amis, tous ces faits sont mêlés de pensées philosophiques d'où je pourrais extraire et vous présenter bien des déductions empreintes de notre chère doctrine.

Oui, dans la vie de mon camarade Vallas je vous prie de voir un fait psychologique extraordinaire et, sans anticiper sur la fin de cette histoire qui est un roman, il est certain que la gitana espagnole avait prédit l'avenir et que la voyante Fine ajouta encore du merveilleux à nos esprits encore fermés aux connaissances du mystérieux.

Qui comprendra pourquoi ces deux cousins, se ressemblant comme deux jumeaux, fils d'une sœur et d'un frère ont, sans le comprendre, interverti l'existence pour laquelle ces deux âmes semblaient destinées, obéissant à une puissance occulte contre laquelle ils n'ont su résister ni l'un ni l'autre ? N'y aurait-il point une cause qu'il faudrait chercher dans une existence précédente ? C'est ce que nous comprendrons plus tard si vous et moi, lecteurs et conteur, allons patiemment au bout de cette histoire vraie que quelques témoins peuvent encore certifier.

Mais, avant de continuer, je vais me permettre une digression pour vous dire, ainsi que Shérizade, dans les *Mille et une Nuits*, une petite histoire qui apportera quelque diversion aux autres et vous contraindra, ainsi que le roi de Perse Shériar, à écouter jusqu'au bout les contes merveilleux qui tinrent le prince jaloux en haleine et lui firent oublier les infidélités de son épouse. Cette anecdote est relative à ce camarade Lhôtelier dont vous avez lu le nom dans ce chapitre ; elle est vieille et tient toute une feuille pleine de lui, fleur fanée de jeunesse que je puis mettre à l'air sans remords, car plus de trente années ont passé depuis, et elle ne saurait compromettre personne. Je pourrais donner pour titre à ce petit chapitre : *Souvenir d'Ambassadrice*.

Pauvre lieutenant Lhôtelier ! Qui se souvient encore de lui ? Il n'a fait que passer et fut un privilégié de ce monde, puisqu'il mourut jeune. C'était un grand garçon blond de vingt-cinq ans, à la figure intelligente, avec une jolie bouche aux lèvres fines ombragées d'une légère moustache, au sourire bon et triste ; d'apparence vigoureuse, c'était en un mot un bel officier et, ce qui ne gâtait rien, un bon musicien.

A l'époque où survint cette aventure (oh ! combien lointaine !) nous étions ensemble à l'île de la Réunion, dans ce petit coin du paradis terrestre qui a nom Salazie, station balnéaire cachée à mille mètres dans les montagnes au milieu des bambous, des fougères arborescentes et des cafés sauvages, dans un petit hôtel voisin d'un hôpital où les officiers qui alors, n'y connaissaient que rarement les fièvres et n'étaient jamais bien malades,

étaient envoyés à tour de rôle deux par deux boire à la fontaine l'eau exquise qui devait les guérir de leurs maux heureusement imaginaires.

Un soir, la veille même de notre retour à Saint-Denis, L'hôtelier et moi étions assis sous la galerie de l'hôtel Cuzard, absorbés dans la contemplation du décor grandiose que les Salazes, le grand Bénard et le piton d'Anchin découpaient dans le sombre azur étoilé, sans que nos yeux pussent s'en détacher. La nuit étendant partout son beau voile pailleté et parfumé, nous nous faisions part mutuellement du regret que nous éprouvions de quitter ce séjour enchanteur que seul je devais avoir le bonheur de revoir.

Comme la fraîcheur nous invitait à regagner la vaste chambre que nous partagions en frères d'armes, une grande calèche attelée de quatre mules vigoureuses s'arrêta devant l'hôtel, chose assez rare à pareille heure ; elle ne contenait qu'une seule voyageuse, une femme jeune, une délicieuse Anglaise belle comme sont belles les filles d'Albion quand elles veulent l'être. Elle était enfouie dans les flocons vaporeux d'une légère toilette de mousseline rose, d'où émergeait la plus ravissante tête entourée d'une luxuriante chevelure blonde ; avec cela des yeux bleus et une petite bouche rose, véritable écrin de perles fines. Un domestique de l'hôtel lui aida à mettre pied à terre et, surpris de la voir seule, lui demanda si d'autres voyageurs la suivaient.

— Oh non ! répondit-elle souriante, j'étais montée toute seule, car j'avais beaucoup chaud à Saint-Denis ; mon mari, le consul d'Angleterre à Zanzibar, avec nos domestiques, viendra demain. J'étais très fatiguée, donnez-moi une bonne chambre, servez-moi une petite en-cas et du thé et, tout de suite je voulais me mettre au lit. Mais, comme j'ai beaucoup peur la nuit, alors, je priai quelqu'un de demeurer dans une cabine voisine.

Nous vîmes passer, puis s'évanouir la radiense apparition de cette beauté si fraîche qui prit possession de la plus belle chambre séparée de la nôtre par un cabinet.

Nous nous étions traduit mutuellement notre admiration et nous allions regagner notre chambre pour la dernière fois lorsque Maxime, le bon noir de l'hôtel, s'approcha discrètement de mon camarade et lui dit doucement :

— Mon lieutenant, M^{me} la « Consule » vous prie d'aller lui parler.

— Moi ? ah ! ça, tu dois faire erreur.

— Non mon lieutenant, deux fois elle a dit : « Envoyez-moi M. l'hôtelier. » Or, Maxime n'entendant jamais dénommer son maître que le « père Cuzard », ou « le patron » s'était aisément mépris ; de plus Cuzard était à Saint-André ce soir-là.

— Vas-y, dis-je en souriant et en clignant de l'œil à L'hôtelier, que je savais homme assez adroit pour mener à bonne fin un conte de Boccace.

Encouragé, il suivit donc Maxime près de la jolie consulesse qui, apercevant ce beau garçon vêtu d'un costume de laine sombre et coiffé d'un béret

de velours qu'il mit respectueusement à la main se dit certainement : Il est bien jeune le père Cuzard dont m'a parlé M^{me} la gouvernante... Ce doit être son fils. Vous êtes monsieur l'hôtelier ? — Oui madame et, pour vous être agréable, je suis tout à vos ordres. — Yes ! j'ai si tellement peur que je vous prie de faire venir quelqu'un dans la petite chambre à côté. — Très volontiers, madame, et, si vous le permettez, j'y resterai moi-même, mais soyez rassurée, les bêtes féroces sont très rares dans ce beau pays, les voleurs viennent seulement rôder quelquefois. — Oh ! vous m'effrayez beaucoup, monsieur l'hôtelier, restez-là tout près. — Ne craignez rien, madame, j'ai à travailler, je veillerai toute la nuit près de vous.

Quand la jeune Anglaise eut grignoté du bout de ses dents de nacre un petit blanc de poulet et humecté ses lèvres roses d'un doigt de Malaga, elle commença à se déshabiller dans un léger frou-frou troublant pour son voisin qui lui semblait bien silencieux. — Etes-vous là, monsieur l'hôtelier ? — Oui, madame la Consulesse. — Que faites-vous ? — Je lis. — Oh ! lisez tout haut. — Bien bizarre la mignonne fille d'Angleterre, pensa le prisonnier. — Chantez-vous, monsieur l'hôtelier ? — Non, madame, mais je joue de la flûte. — Oh ! charming ! Voulez-vous jouer pour moi tout de suite, je vous prie, doucement pour endormir moi ? — Mais très volontiers ! et mon camarade, après être venu quérir son instrument de musique, retourna à son poste où, quelques instants après, il prédisait par l'air si doux de *La flûte enchantée* de Mozart qu'il exécuta délicieusement. — Aoh ! vous jouez très bien, monsieur l'hôtelier, encore autre chose, voulez-vous ? » Sans répondre, l'artiste joua lentement *l'Invitation à la valse* de Weber qui fut suivie d'un léger silence. — Encore ! dit la voix douce et affaiblie de la jeune femme gagnée par le sommeil. L'hôtelier distilla alors une berceuse de Chopin si remplie de mélodie douce qu'elle acheva de livrer la jolie voyageuse à Morphée. N'entendant plus qu'un souffle faible et régulier, L'hôtelier ouvrit la porte donnant sur la chambre de la belle endormie qui la croyait fermée à clé. A la clarté d'une bougie agonisante il entrevit la forme repliée et charmante de la délicieuse créature qui, percevant un bruit léger, murmura sans ouvrir les yeux : « Aoh ! venez Charley ! »

L'aurore aux doigts de rose avait doré légèrement de ses premiers feux le sommet des Salazes, lorsque le jeune lieutenant, comme une ombre fugitive, regagnait notre chambre.

Deux heures après, avant que la douce créature eût ouvert les yeux, L'hôtelier et moi étions à cheval sur la route de Saint-André.

Deux semaines après, à un bal donné au Gouvernement, la petite consulesse de Zanzibar était assise sur le large sofa du grand salon entre M^{me} la gouvernante de Bormel et la consulesse d'Angleterre à la Réunion. Tous

les officiers et les fonctionnaires de la colonie défilaient devant elles, saluaient respectueusement puis se retiraient.

Lorsque vint le tour de mon camarade il avait fait une profonde révérence et allait passer sans mot dire, lorsqu'il fut gracieusement retenu par M^{me} la gouvernante qui dit en le présentant à la ravissante consulesse : « M. L'hôtelier, un musicien de talent hors ligne ; vous aurez le plaisir de l'entendre tout à l'heure jouer de la flûte avec accompagnement de piano. »

La jeune femme, à ces mots et à la vue du beau lieutenant, pâlit étrangement et faillit s'évanouir, derrière son éventail. Quant à L'hôtelier, il demeura impassible et respectueusement courbé, la frange d'or de son épaulette caressant un moment la blonde chevelure qui lui rappelait dans un amoureux effluve l'un des plus beaux rêves de sa vie, puis il se retira muet et glacial.

Pauvre L'hôtelier ! deux ans après il se faisait tuer en Cochinchine.

— Madame l'Ambassadrice, si cette petite feuille allait par hasard voler indiscrète sous vos yeux, vous sauriez qu'il est mort sans parler et que la plume qui, trente ans après, écrit ce bien doux conte, ne l'a su que par une vieille page retrouvée. Vous donneriez un soupir au souvenir de cette nuit si lointaine et, qui sait... peut-être une larme !

(A suivre.)

LÉOPOLD DAUVIL

Projet de Voyage à Londres

J'avais formé ce projet d'un pèlerinage spirite à Londres, en la compagnie d'une société choisie, afin d'aller voir si les deux médiums, Cecil Husk et William's, nous permettraient d'admirer quelques matérialisations dues à leurs pouvoirs que l'on dit incontestables.

Mais la venue d'une vingtaine d'étrangers, et du Rédacteur en chef de la *Revue Spirite* à leur tête, semblent avoir effrayé les deux médiums qui nous font savoir, Cecil Husk, qu'il est engagé pour un grand nombre de séances, et William's, que, fatigué, il part pour l'Irlande.

À l'impossible nul n'étant tenu, j'adresse l'expression de mes regrets aux personnes qui avaient bien voulu entreprendre avec moi la traversée du Détroit, déplorant personnellement ce voyage manqué, que j'avais compté faire en charmante compagnie.

L. DAUVIL

CONGRÈS SPIRITE BELGE

Nous avons annoncé le Congrès prochain et publié l'ordre du jour des séances du 3 et du 4 juin, mais un article important qui nous parvient au dernier instant nous contraint à supprimer plusieurs pages que nous reproduirons en juillet. Nous y donnerons le compte rendu des séances du Congrès que M. Henrion, secrétaire général, voudra bien nous faire parvenir.

L. D.

NECROLOGIE

La rédaction de la *Revue* manquerait à ses devoirs d'amitié si elle n'adressait à sa collaboratrice, M^{me} Diane Marest, ses bien sincères compliments de condoléances à l'occasion de la mort de sa belle-fille,

MADAME MAREST,
décédée à Nice (Villa Moscou),
le 21 avril.

Notre consolante doctrine et la grande sympathie qu'a su s'attirer de toutes parts M^{me} Diane Marest, seront un baume efficace pour sa douleur profonde.

BIBLIOGRAPHIE

Mes Pensées, petits poèmes en prose,

PAR M^{me} M.-P. NÉVA

« Mon âme chante, sans règles apprises, tout simplement ce qu'elle ressent. » Telle est l'épigraphe que M^{me} M.-P. Néva place au frontispice de son recueil de petits poèmes en prose. L'auteur nous donne ainsi à entendre que :

Ses négligences sont ses plus grands artifices.

La sincérité et la simplicité littéraires sont, à notre époque, de trop rares qualités pour qu'on ne les salue pas au passage.

Toutefois, que M^{me} Néva ne soit pas dupe d'elle-même et de ses excel-

lentes intentions : qu'elle n'oublie pas que l'artiste vraiment digne de ce nom doit être un laborieux artisan.

Le poème en prose n'a dû sans doute son succès momentané qu'au talent de Baudelaire et si le poème amorphe ou en vers libres vit encore, qu'il en rende grâces à M. de Régnier. Mais ces formules poétiques relâchées n'ont jamais été adéquates au génie à la fois harmonieux et précis de notre race. On le constate aux tendances de l'école contemporaine qui retourne insensiblement à la pure tradition, après s'être, j'en conviens, débarrassée d'inutiles entraves.

La poésie est une des voix de notre âme profonde. Elle offre ceci de commun avec la musique, que les mots, — ces notes du langage parlé, — y prennent, en vertu de la notation mélodique du rythme et de la rime, une valeur relative spéciale et évoquent au delà de la pensée exprimée.

Et M^{me} Néva s'en rend si bien compte, qu'elle donne un aspect versifié à certains de ses poèmes en prose et parsème d'assonnances sa prose poétique.

Vous lirez comme moi ce livre avec infiniment de plaisir, en déplorant que l'auteur se soit borné à nous présenter systématiquement de charmants sujets de poèmes et de gracieuses idées qui ne perdraient rien de leur séduction à être revêtues de la tunique consacrée. Car dans M^{me} Néva il y a un délicieux poète, puisque aussi bien la sensibilité et l'enthousiasme, ces qualités essentiellement féminines, sont l'apanage de l'Inspiré.

A. GAUDELETTE

..

A propos d'un dessin du médium Fabre.

De sa curieuse collection des dessins originaux dus au crayon inspiré du célèbre médium Fabre, M. Leymarie, à la demande de nombreux amateurs, vient d'extraire et de faire photographier, à un nombre restreint d'épreuves, un morceau inédit de toute beauté.

Cette page artistique, magistralement exécutée à la mine de plomb, représente, en une allégorie à la fois riche et sobre, la Nuit déployant sur la Terre son mystérieux manteau.

Divers personnages, d'un symbolisme puissant mais transparent, sont harmonieusement disposés aux côtés de la figure centrale. L'ensemble de la composition est animé d'un si superbe mouvement, et l'impeccabilité dans le détail et notamment dans les modelés est telle, que l'on peut considérer cette œuvre comme digne du grand Raphaël, dont Fabre fut, nous dit-on, l'instrument médianimique.

Cette épreuve du format 22 × 22 est vendue 4 fr. non collée.

A. GAUDELETTE.

Le plan mental

Par LEADBEATER

On a souvent accusé la théosophie de parler une langue trop aride, trop spéciale. C'est pour remédier à cet inconvénient que M. Leadbeater a entrepris la publication d'une série d'opuscules dont le *Plan mental* fait partie. Ces ouvrages sont « écrits pour les hommes et les femmes emportés par le courant de la vie et des activités journalières » afin de leur exposer les grandes vérités qui servent de soutien moral puissant lors des phases pénibles de l'existence.

Prix du volume : 1 fr. 50.

P. H.

..

Les phénomènes de matérialisation de la villa Carmen

Par le D^r RICHEL

Le D^r Valentin a fait récemment une série de conférences dans le but de contredire les affirmations du D^r Richet au sujet des matérialisations d'Alger. M. Léopold Dauvil, rédacteur en chef de la *Revue Spirite*, a réfuté oralement les allégations du D^r Valentin au cours de sa dernière conférence. Aujourd'hui c'est le D^r Richet qui rétablit la vérité, un moment voilée par des négations trop hâtives. Il triomphe facilement de ses contradicteurs en faisant le simple exposé des expériences auxquelles il a assisté en prenant toutes les précautions désirables. Les objections, purement hypothétiques, s'évanouissent devant les affirmations réitérées du savant docteur.

Les lances rompues dans ce tournoi d'un nouveau genre auront, comme toujours, pour effet d'attirer l'attention des penseurs sérieux sur l'évolution actuelle de la science vers des horizons plus vastes, ascension favorisée par la vulgarisation des sciences psychiques. Ce précieux ouvrage rappelle celui de Katie-King. Il est vendu 2 francs.

PAUL HEIDET.

PAUL LEYMARIE.

Le Directeur-Gérant :

LÉOPOLD DAUVIL.

Le Rédacteur en chef :